

**UNIVERSITÉ DU QUÉBEC**

**MÉMOIRE PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES**

**COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES**

**PAR  
STÉPHANIE MOREAU**

**LE BREF DANS LA LIGNE ÉDITORIALE DE QUATORZE ÉDITEURS  
CONTEMPORAINS, suivi de *SECS COMME DES RAISINS***

**AOÛT 2015**

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

## REMERCIEMENTS

Mes premiers remerciements vont à deux êtres exceptionnels sans qui l'achèvement de ce projet aurait été impossible : Jacques Paquin, mon directeur et Mathilde Barraband, ma co-directrice. Jacques, merci infiniment de m'avoir aussi bien accueillie, en 2012, quand j'ai souhaité réintégrer le programme, douze ans après avoir terminé ma scolarité. La marche était haute, c'est vrai mais, depuis, tu n'as jamais cessé de m'encourager, ni de me rassurer au cours de nombreuses périodes de doute. Tes précieux conseils et tes critiques constructives m'ont permis d'évoluer dans une démarche de création et d'apposer un point final à un premier récit de fiction ; chose qui m'habitait depuis longtemps, mais que je ne parvenais pas à faire seule. Mathilde, encore merci d'avoir accepté de m'accompagner dans cette recherche. C'est à toi que je dois cette passion de la recherche littéraire, cette volonté de savoir et de lire tout ce qui se publie. Je tiens aussi à souligner la rigueur avec laquelle tu m'as relue, la pertinence de tes commentaires et la générosité dont tu m'as fait part, du premier au dernier jour de notre collaboration.

J'aimerais également remercier mon conjoint, Jim, de m'avoir appuyée tout au long de ce projet et, surtout, d'avoir bien pris soin de Charles-Henri durant les longues périodes d'étude et d'écriture. Sans ta présence, je n'y serais pas arrivée. Merci aussi à ma famille et à mes amis proches, qui n'ont jamais questionné la pertinence de ce projet et dont les engagements ont été multiples. Un dernier merci, et non le moindre, va à la Fondation de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Cette aide financière que vous m'avez offert lors d'une session plus creuse a fait l'effet d'une tape dans le dos.

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	ii
TABLE DES MATIÈRES.....	iii
LISTE DES TABLEAUX.....	iv
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
LE BREF DANS LA LIGNE ÉDITORIALE DE QUATORZE ÉDITEURS CONTEMPORAINS.....	8
1. Le bref. Une définition.....	8
2. Portrait des quatorze maisons d'édition.....	11
3. Place du bref dans les catalogues.....	14
4. Quelques tendances du bref.....	17
CHAPITRE II	
LE BREF EN CHIFFRES.....	24
1. Volume de publication en général.....	24
2. Volume de publication du bref en général.....	28
3. Volume de publication du bref par genres.....	31
4. Évolution des volumes de publication par genres.....	35
<i>SECS COMME DES RAISINS</i> .....	40
CONCLUSION.....	97
BIBLIOGRAPHIE.....	104

## LISTE DES TABLEAUX

**Tableau 1**

Évolution du nombre de titres dans la catégorie « Langues et littérature ».....26

**Tableau 2**

Nombre de livres publiés par les quatorze éditeurs depuis leur fondation.....29

**Tableaux 3-16**

Œuvres brèves par genres et par éditeur, entre 2001 et 2013.....32-33

**Tableau 17**

Nombre de recueils de poésie et de courts romans publiés par année.....36

**Tableau 18**

Taux de croissance (%) des courts romans, des recueils de poésie et des œuvres brèves en général, de 2001 à 2013.....38

## INTRODUCTION

Le paysage littéraire québécois contemporain semble être en pleine renaissance éditoriale<sup>1</sup>, comme l'affirmait, il y a quelques années, un journaliste français de passage au Salon du livre de Montréal. La fin de la littérature, la mort du roman ou encore celle du livre comme objet papier, toutes ces disparitions tant annoncées ne semblent pas venir. S'il y a eu tant de doutes quant à la survie de la littérature au Québec, cette « petite littérature<sup>2</sup> », comme l'appelle Michel Biron, c'est peut-être qu'au-delà de sa diversification et de sa croissance, le « marché demeure fragile, incertain<sup>3</sup> ». Aussi faut-il certainement attribuer en bonne partie la résistance de la littérature québécoise contemporaine aux éditeurs de la nouvelle génération qui, par passion, s'attachent à démocratiser et ouvrir le marché littéraire, et plus que tout, à le diversifier. Une autre journaliste, québécoise cette fois, dressait récemment ce portrait du paysage éditorial :

Qu'elles se nomment Marchand de feuilles, Les Allusifs, Héliotrope, Alto, Le Quartanier, La Bagnole ou La Peuplade, les nouvelles maisons d'édition québécoises ont investi des créneaux bien distincts. Et souvent inédits, puisqu'elles n'hésitent pas à piocher dans la littérature étrangère, à traduire des romans canadiens-anglais ou à publier des textes de jeunes auteurs qui bousculent nos habitudes de lectures<sup>4</sup>.

Dans *Portrait d'une pratique vive. La nouvelle au Québec (1995-2010)*, René Audet et Philippe Mottet abondent dans ce sens en soulignant que les maisons d'édition fondées au tournant de l'an 2000 « offrent de nouvelles approches, de nouveaux visages dans une littérature québécoise qui colle davantage ici à une intériorité réflexive, là à une mondialisation galopante, là encore à une culture populaire et américaine ou à la vogue

---

<sup>1</sup> Alain Beuve-Méry, « Renaissance québécoise », *Le Monde des livres*, 28 novembre 2008, p. LIV2.

<sup>2</sup> Michel Biron, *Le roman québécois*, Montréal, Boréal, 2012, p. 98.

<sup>3</sup> Isabelle Grégoire, « Éditeurs sans limites », *L'Actualité*, vol. 22, n° 21, 2009, p. 62.

<sup>4</sup> Isabelle Grégoire, « Éditeurs sans limites », art. cité, p. 62.

d'autofiction<sup>5</sup> ». Parmi la diversité de formes que ce renouvellement fait foisonner, ils remarquent que les éditeurs accordent une « place significative aux auteurs de textes brefs<sup>6</sup> ». En réalité, ce constat est ancien. Dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec. 1986-1990*, Aurélien Boivin mentionnait déjà, à propos du récit bref, que « l'explosion constatée au début de la décennie 1980 n'a pas perdu de son intensité entre 1986 et 1990<sup>7</sup> ». D'autres textes, par la suite, confirment un intérêt continu pour ces questions, depuis *Nous aurions un petit genre* (1997)<sup>8</sup> jusqu'à la récente thèse de Cristina Minelle<sup>9</sup> sur la nouvelle et le fragment au Québec, en passant, en France, par le *Recueil poétique*<sup>10</sup> de Didier Alexandre, Madeleine Frédéric et Jean-Marie Gleize, car le phénomène semble dépasser le cadre du Québec. Ce faisant, un discours contradictoire se construit dans la critique, qui décrit la forme brève tantôt comme une forme mal aimée, tantôt comme une forme prisée. « Les formes brèves sont loin d'être toujours appréciées<sup>11</sup> », écrivait Alain Montandon en 1992, en introduction de son ouvrage sur les formes brèves, sous une rubrique intitulée « Pour ou contre », et Isabelle Chol, vingt ans plus tard, poursuivait dans cette lignée, au cœur de sa *Poétique de la discontinuité*, en attribuant un certain désamour des formes brèves au fait que toute marque de discontinuité textuelle est « casseur d'une totalité<sup>12</sup> ». Dans le même temps, à la fin des

<sup>5</sup> René Audet et Philippe Mottet, « La nouvelle québécoise au tournant du XX<sup>e</sup> siècle : déplacements, renouvellement et innovation », dans René Audet et Philippe Mottet (dir.), *Portrait d'une pratique vive. La nouvelle au Québec (1995-2010)*, Québec, Nota bene, 2013, p. 11.

<sup>6</sup> René Audet et Philippe Mottet, « La nouvelle québécoise au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, art. cité, p. 11.

<sup>7</sup> Aurélien Boivin (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome VIII : 1986-1990*, Montréal, Fides, 2011, p. xxxvi.

<sup>8</sup> Gilles Pellerin, *Nous aurions un petit genre. Publier des nouvelles*, Québec, L'instant même, 1997.

<sup>9</sup> Cristina Minelle, *La nouvelle québécoise (1980-1995). Portions d'univers, fragments de récits*, Québec, L'instant même, 2010.

<sup>10</sup> Didier Alexandre, Madeleine Frédéric et Jean-Marie Gleize (dir.), *Méthode !*, n° 2 (*Le Recueil poétique*), 2002.

<sup>11</sup> Alain Montandon, *Les formes brèves*, Paris, Hachette, coll. « Contours littéraires », 1992, p. 6.

<sup>12</sup> Isabelle Chol, *Poétique de la discontinuité de 1870 à nos jours*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2004, quatrième de couverture.

années 1990, en France, Françoise Susini-Anastopoulos saluait pourtant les formes « miniatures<sup>13</sup> » et mentionnait à ses lecteurs que « la vogue que connaît l'écriture fragmentaire<sup>14</sup> », comme partie ou tout du bref, rappelle « la ferveur<sup>15</sup> » suscitée par l'aphoristique et l'épistolaire au XVII<sup>e</sup> siècle.

Ce faisant, plusieurs critiques ont tenté d'inventorier les caractéristiques essentielles de la brièveté. Au nombre de celles-ci comptent la « fulgurance, [la] magie du mot, faite d'images rapides dont le raccourci aiguisé l'éclat<sup>16</sup> », selon Alain Montardon. Pour sa part, Andrée Mercier a fait de l'« éclatement du récit » et de la « porosité narrative<sup>17</sup> » le propre du bref. Gaëtan Brulotte, cet artiste de la nouvelle, la décrivait tel un « genre de la remise en question et de la rupture permanente<sup>18</sup> », qui cultive une « rhétorique de l'éclair<sup>19</sup> ». Tous ces traits sont liés non seulement au genre comme tel, mais aussi à la postmodernité, période qui, pour Marc Gontard, commence en 1980 avec l'effacement du structuralisme et la parution de l'ouvrage de Jean-François Lyotard<sup>20</sup>, pour entrer dans une phase critique autour de 1989 avec la chute du mur de Berlin. Selon ce dernier, et nous le paraphrasons ici, le postmodernisme n'est pas l'antimodernisme, mais plutôt un constat critique des dévoilements de projets modernes, dans le sens d'un dépassement<sup>21</sup>, et il aurait partie liée à la forme brève :

<sup>13</sup> Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaire. Définitions et enjeux*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 1997, p. 117.

<sup>14</sup> Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaire*, ouvr. cité, p. 1.

<sup>15</sup> Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaire*, ouvr. cité, p. 1.

<sup>16</sup> Alain Montardon, *Les formes brèves*, ouvr. cité, quatrième de couverture.

<sup>17</sup> Ces termes ont été utilisés par Andrée Mercier au colloque « Nouveau paysage : esthétiques et tendances des maisons d'édition québécoises (2000-2012) », tenu lors de l'ACFAS, les 9-10 avril 2013.

<sup>18</sup> Gaëtan Brulotte, *La nouvelle québécoise*, Montréal, Hurtubise, coll. « Cahiers du Québec », 2010, p. 12.

<sup>19</sup> Gaëtan Brulotte, *La nouvelle québécoise*, ouvr. cité, p. 129.

<sup>20</sup> Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne : rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, 1979.

<sup>21</sup> Marc Gontard, « Le postmodernisme en France : définitions, critères, périodisation », dans Michèle Touret et Francine Dugast-Portes (dir.), *Le temps des lettres : quelles périodisations pour l'histoire de la littérature française du 20<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001, p. 284.



La pensée postmoderne met donc au premier plan, contre l'idée de centre et de totalité, celle du réseau et de dissémination. Tandis que la modernité affirme un universel (unique par définition) la postmodernité se fonde sur une réalité discontinue, fragmentée, archipélique, modulaire où la seule temporalité est celle de l'instant présent, où le sujet lui-même décentré découvre l'altérité à soi, où à l'identité-racine, exclusive de l'autre, fait place à l'identité-rhizome, le métissage, la créolisation, tout ce que Scarpetta désigne, dans le champ esthétique par le concept « d'Impureté »<sup>22</sup>.

Un peu plus loin dans son texte, Marc Gontard précise son argumentaire. Il suggère, en quelques mots à peine, d'inscrire le bref comme pratique de la postmodernité : « [...] on conviendra d'appeler postmoderne tout discours narratif qui privilégie des dispositifs d'hétérogénéité, comme le collage, le fragment, le métissage du texte<sup>23</sup> ».

Ce mémoire, né d'un intérêt conjoint pour la littérature québécoise contemporaine et pour la forme brève, a pour ambition de prolonger ces réflexions, mais surtout de faire un état des lieux de la production du bref aujourd'hui. Au début de notre recherche, nous ne pouvions imaginer la quantité extraordinaire de textes brefs écrits au Québec. Au fur et à mesure que notre enquête avançait, et que les ouvrages à catégoriser se multipliaient, nous avons décidé de circonscrire un corpus plus précis. Nous avons choisi d'examiner une période ponctuelle, celle de 2001 à 2013, qui correspond à un renouveau littéraire, afin de constituer un portrait actuel de la production du bref dans l'univers restreint de la littérature québécoise. Ce renouveau dont il est question est lié notamment au jeune âge des éditeurs ciblés, à leur façon de briser les règles génériques. Ils osent publier des auteurs non connus et jeunes, ils accordent une grande importance à la facture graphique de leurs œuvres et ont peu de moyens. Nous nous sommes attachée à décrire quatorze maisons d'édition alors actives et ayant vu le jour entre 2000 et 2006 : Les Allusifs, Six Brumes, Marchand de feuilles, Le Quartanier, Rodrigol, Sémaphore, Mémoire d'encrier, Poètes de brousse, Éditions La Bagnole, Alto, Le lézard amoureux,

<sup>22</sup> Marc Gontard, « Le postmodernisme en France », art. cité, p. 285-286.

<sup>23</sup> Marc Gontard, « Le postmodernisme en France », art. cité, p. 287.

Les éditions de ta mère, Héliothrope et les Éditions La Peuplade<sup>24</sup>. Cette contrainte, que nous nous sommes imposée, vient, d'une part, du fait qu'il fallait constituer un corpus qu'il serait possible d'interroger dans le cadre restreint d'une dizaine de pages et, d'autre part, du désir de questionner les pratiques des éditeurs émergents. Par l'expression « émergent », il faut entendre « qui fait son apparition » en opposition aux éditeurs déjà bien établis, comme L'instant même et XYZ, qui ont ouvert la voie aux formes brèves. Nous avons ensuite choisi de retenir toutes les œuvres en prose inscrites au catalogue de ces maisons d'édition et publiées en français – y compris les traductions. Notre corpus se composera donc de textes variés : poèmes de peu d'ampleur, courts récits, pièces peu longues, recueils ou collectifs, formes traditionnelles ou nouvelles, avec ou sans images. L'inventaire des textes n'est cependant pas une entreprise facile, tout d'abord parce que plusieurs catalogues n'affichent pas toutes leurs œuvres publiées, ensuite parce que certains textes ne se retrouvent pas sur les tablettes des bibliothèques ou demeurent introuvables, faute d'avoir été réimprimés après leur première parution. Notre inventaire reste donc en partie lacunaire. Il n'en reste pas moins que notre corpus est suffisamment imposant pour que son analyse livre des tendances fiables : 815 œuvres ont en effet été recensées. On peut présumer à bon droit que cet échantillon est représentatif. Parmi les obstacles rencontrés au cours de notre enquête, il nous semble important de souligner la difficulté, parfois, de classer les titres. Les pratiques génériques de quelques jeunes éditeurs créent une certaine porosité des genres. De plus, plusieurs éditeurs n'inscrivent pas systématiquement la mention générique sur la couverture tandis que, dans d'autres, ils s'amusent à donner au livre des appellations ludiques, comme « Histoire », au

---

<sup>24</sup> Au cours de cette période ont aussi vu le jour les éditions JKA, dont le catalogue des œuvres est resté introuvable.

singulier, ou encore « Historiettes », cette fois au pluriel. Le premier pouvant être un court roman et le second, un recueil de nouvelles ou des microfictions. Le travail que nous proposons vise à vérifier l'hypothèse d'un foisonnement des formes brèves. Divisé en deux chapitres, ce mémoire proposera, dans un premier temps, « Le bref dans la ligne éditoriale de quatorze éditeurs contemporains », dans le but de dresser un portrait de ces bâtisseurs livresques issus de la nouvelle génération en décrivant la ligne éditoriale qu'ils ont forgée. Dans le deuxième chapitre, « Le bref en chiffres », nous proposerons un portrait chiffré, à l'aide de tableaux et de graphiques, des tendances de publication basé sur la production littéraire de 2001 à 2013.

Cette cartographie sera suivie d'une création originale intitulée : *Secs comme des raisins*. Il s'agit d'un court récit en prose, issu d'un exercice d'écriture fragmentaire, et qui a constamment été retravaillé avec la préoccupation « de retrouver la force du mot, celui qui est dit, ou celui qui ne l'est pas<sup>25</sup> ». Ce texte, qui reste toutefois suivi, se fixe pour but ultime et paradoxal d'essouffler le lecteur. Dans ce récit, le temps, ici élément principal de la trame de fond, « se découpe en autant de petits morceaux<sup>26</sup> », de sorte qu'on aurait pu placer chaque phrase l'une sous l'autre et lui associer une minute ou une heure au cadran, ou encore une journée au calendrier. Là est donc le lieu de « conjoindre longueur et brièveté<sup>27</sup> », d'accorder aux mots un « souci de concision et de densité<sup>28</sup> » et d'imposer un rythme de lecture parfois lent, parfois rapide.

<sup>25</sup> Irène Langlet (dir.), *Le recueil littéraire. Pratiques et théorie d'une forme*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 154.

<sup>26</sup> Irène Langlet (dir.), *Le recueil littéraire*, ouvr. cité, p. 155.

<sup>27</sup> Pierre-Louis Vaillancourt, « Attente et déroute de la répétition chez François Barcelo », dans Guy Poirier et Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *Le bref et l'instantané. À la rencontre de la littérature québécoise du XXI<sup>e</sup> siècle*, Ottawa, Les éditions David, 2000, p. 27.

<sup>28</sup> Christine Queffélec, « *Les nuits d'octobre* de G. de Nerval : essai de brièveté », dans Simone Messina (dir.), *La forme brève. Actes du colloque franco-polonais*, Paris, Honoré Champion, 1994, p. 31.

En quelques mots, l'histoire se résume comme suit : dans la course effrénée que nous impose souvent la vie, rien ne devient plus important que le temps qui défile, surtout lors de cette période charnière où se chevauchent un quotidien juste à soi et celui que nous devons partager en raison de l'arrivée d'un enfant. Choc, émotions vives, fierté, moments doux, moments amers et tant d'autres espaces seront visités par notre protagoniste Sophie Desjardins, en quête inlassable d'un moment de répit. Et, comme le mentionne Patrick Imbert, « la surprise de [ce] texte bref est fondée sur la capacité à narrativiser et à renverser des clichés ou des habitudes de lecture stéréotypées<sup>29</sup> ». Dans ce court récit à portée universelle, le discours nourrit à la fois le sentiment d'une liberté perdue et un éventail de possibilités émotives.

---

<sup>29</sup> Patrick Imbert, « La surprise du texte bref », dans Guy Poirier et Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *Le bref et l'instantané*, ouvr. cité, p. 76.

## CHAPITRE I

### LE BREF DANS LA LIGNE ÉDITORIALE DE QUATORZE ÉDITEURS CONTEMPORAINS

#### 1. Le bref. Une définition

Avant d'examiner la production littéraire des quatorze éditeurs retenus, il importe de définir la littérature brève, telle que nous l'entendons. Nous devons dire d'emblée qu'il est difficile d'en faire ressortir une définition simple et unifiée, comme le mentionnent Philippe Baron et Anne Mantero dans l'avant-propos de *Bagatelles pour l'éternité. L'art du bref en littérature* :

Si, à première approche, la notion de forme brève paraît simple, les limites et les dimensions du bref sont, dans la réalité, moins saisissables. Des textes d'étendue très différente semblent relever également de la forme brève. La fable, l'épigramme et la maxime offrent des exemples incontestables, sortes d'absolu quantitatif du bref. Mais la nouvelle, la pièce de théâtre composée de cinq ou six scènes sont reconnues elles aussi comme des œuvres brèves. Elles paraissent cependant démesurées par rapport aux premières œuvres citées. La brièveté, par un paradoxe apparent, n'exclut pas une certaine longueur et admet une diversité de formes<sup>30</sup>.

C'est d'ailleurs à ce dernier postulat que nous nous rattacherons. Les œuvres inscrites à notre corpus sont autant des écrits courts, comme des romans et des polars, que des recueils de poésie volumineux et des collectifs de plus de 200 pages regroupant des textes de fiction d'une page ou deux. Toutes les formes traditionnelles associées au bref, soit l'énigme, la maxime, l'épigramme ou la note seront toutefois absentes de notre

---

<sup>30</sup> Philippe Baron et Anne Mantero (dir.), « Avant-propos », dans *Bagatelles pour l'éternité. L'art du bref en littérature*, Comté, Presses universitaires Franc-Comtoises, Série Centre Jacques-Petit, vol. 93, 2000, p. 7.

éventail de publications, faute d'avoir fait l'objet de publication pendant la période observée, soit celle allant de 2001 à 2013.

Les colloques internationaux « Brièveté et écriture » et « La forme brève »<sup>31</sup> ont soulevé de semblables interrogations quant à la pertinence de la notion de format pour définir la brièveté<sup>32</sup>. Les chercheurs étaient invités à aborder la brièveté non pas en termes de dimension d'un texte, mais « comme une manière particulière de dire, un mode spécifique d'énonciation et de signification<sup>33</sup> ». Au terme du premier colloque ressortait une conclusion qui nous intéresse : « on ne peut réduire la brièveté à la dimension du texte, ni l'enfermer dans un genre ou dans une forme. [...] Tantôt densité et clôture, visant la globalité et l'unité sémantique, tantôt discontinuité, éparpillement, désordre même, la brièveté répond à une nécessité discursive<sup>34</sup> ». Ces conclusions ont été émises à partir de l'étude d'œuvres littéraires françaises plus anciennes, mais il n'en demeure pas moins que notre analyse d'un corpus d'œuvres québécoises des années 2000 sera abordée selon ces mêmes grands postulats. Il s'agira de regarder un ensemble d'écrits littéraires, relevant selon nous d'un « genre littéraire de petit format<sup>35</sup> », c'est-à-dire : de nouvelles, seules ou en recueil ; de textes poétiques, également seuls et faisant moins de 100 pages, ou en recueil ; de pièces de théâtre (de moins de 100 pages) ; de novellas (ces récits, dont le nom demeure encore peu utilisé, sont trop courts pour être des romans et trop longs pour s'appeler nouvelle) ; de courts romans et de courts récits (100 pages et moins) ; de collectifs de textes ou encore de

---

<sup>31</sup> Ces colloques se sont tenus à l'Université Lumière Lyon 2, les 19, 20, 21 septembre 1994 et ont réuni des universitaires français, polonais, italiens et espagnols.

<sup>32</sup> Simone Messina (dir.), *La forme brève*, ouvr. cité, p. 7.

<sup>33</sup> Simone Messina (dir.), *La forme brève*, ouvr. cité, p. 8.

<sup>34</sup> Simone Messina (dir.), *La forme brève*, ouvr. cité, p. 8.

<sup>35</sup> Mirka Stanczyk, « Les thèmes de Michel Seuphor ou comment parler de l'essentiel en peu de mots », dans Simone Messina (dir.), *La forme brève*, ouvr. cité, p. 125.

collectifs aux allures de beaux livres associant une illustration ou une photo à un texte ; de microfictions ; et d'autres formes encore. Nous avons par contre allégé notre corpus des essais, des romans, des pièces, des textes poétiques de plus de 100 pages, de la littérature jeunesse, des bandes dessinées et des livres à expérience sonore – y compris les œuvres parmi elles usant du fragment, car nos outils méthodologiques ne permettaient pas de les repérer. Il est à préciser, toutefois, que nous avons constaté la présence de plusieurs textes fragmentaires au sein de notre corpus, même si le cadre de l'analyse que nous nous sommes fixé a fait que nous n'y avons pas consacré une étude spécifique. Le fragment, même s'il n'est pas l'objet central du bref comme on l'entend dans ce mémoire, demeure une pratique stylistique utilisée par bon nombre d'auteurs. Les rééditions ont également été rejetées de notre corpus, à l'exception de celles qui faisaient l'objet d'une première édition pour l'éditeur en question. Par exemple, le titre *Le cycle de Manawaka. L'ange de pierre et Divine plaisanterie*<sup>36</sup> de Margaret Laurence a été conservé, même s'il a été publié une première fois en 1964 sous le titre *The Stone Angel*<sup>37</sup>. Garder les traductions et les œuvres rééditées dans notre corpus permet d'observer les goûts et les intérêts des éditeurs. Nous considérons que ces œuvres participent de l'ensemble des publications littéraires, et sommes curieuse d'étudier la production des éditeurs en général et non strictement la création. Dans le cas des fictions nommées ci-dessus, Alto en a acquis les droits et l'œuvre a été publiée pour la première fois au Québec, en français, en 2008. Il peut sembler arbitraire d'avoir élagué certains genres de notre corpus ; ce dont nous sommes consciente. Toutefois, nous avons appuyé notre choix sur les catégories déjà mises en place par les éditeurs. Dans ce

---

<sup>36</sup> Margaret Laurence, *Le cycle de Manawaka*, t. 1, *L'ange de pierre et Divine plaisanterie*, trad. de l'anglais (Canada) par Sophie Bastide-Foltz, Québec, Alto, 2012.

<sup>37</sup> Margaret Laurence, *The stone Angel*, London, Macmillan, 1964.

mémoire, le bref est donc le terme générique utilisé pour désigner sans distinction tous les textes de création littéraire brefs : mémoires, chroniques, contes, poèmes en prose, récits, courts romans, novellas et nouvelles, etc.

## **2. Portait des quatorze maisons d'édition**

Nous avons étudié chacun des sites Internet des quatorze éditeurs de notre liste, leurs catalogues, ainsi que la littérature publiée à leur sujet<sup>38</sup>, avec l'intention notamment de dresser un panorama des tendances littéraires contemporaines. L'analyse détaillée qui suit a été menée de manière à pouvoir différencier chacune des lignes éditoriales construites par nos éditeurs pour ainsi les positionner sur un marché en mutation. Il en ressort d'emblée que, chacun à leur manière, les éditeurs souhaitent révolutionner le marché du livre. Ils désirent faire leur marque et s'imposer. Pour une grande partie d'entre eux, la littérature québécoise doit traverser les limites géographiques de la province. Pour d'autres, c'est la littérature étrangère qui est invitée à prendre place sur les tablettes québécoises. Les éditeurs de notre analyse ont un point en commun : ils travaillent avec une grande ouverture d'esprit. Ils revoient les pratiques du métier et les approches en se servant des nouvelles technologies. Plusieurs d'entre eux prennent même le risque de diversifier les voix des auteurs, de publier des œuvres uniques autant dans leur propos que dans leur composition générique. Ils n'ont pas peur d'imposer leur style ni de prendre la parole quand une tribune s'offre à eux. Ainsi, quand la journaliste

---

<sup>38</sup> Nous avons procédé à l'analyse du contenu des sites Internet des éditeurs choisis, de leurs catalogues et de la littérature publiée à leur sujet par la méthode d'analyse thématique. Cette méthode d'analyse permet de faire ressortir des thèmes communs à chaque éditeur. Cela pouvait être un verbe, comme « sensibiliser » ou encore une expression comme : « Ouverture sur le monde ». Cette méthode permet de tirer des grandes lignes, de faire ressortir un dénominateur commun et, par la même occasion, de créer des catégories.



Isabelle Grégoire a demandé à Florence Noyer, directrice d'Héliotrope, quel était son pari, cette dernière a répondu qu'il était « d'extraire le lecteur de sa zone de confort », ajoutant : « J'aime la littérature dans ce qu'elle a de dangereux, d'extrême. Je n'ai pas peur de déstabiliser, dans le propos comme dans l'écriture<sup>39</sup> ». De même, Mylène Bouchard, directrice littéraire et fondatrice de La Peuplade, affirme que sa maison « a mis de l'avant de nouvelles voix en suivant une ligne éditoriale très claire. Les auteurs qui y sont publiés occupent généralement le territoire – le nom de la maison n'a pas été choisi au hasard –, mais d'une manière moderne et actuelle, parlant du Québec, et du monde d'aujourd'hui<sup>40</sup> ». Deux ans plus tard, elle précise encore que, selon elle, « l'art doit peupler le territoire<sup>41</sup> ». Les éditions de ta mère abondent dans le même sens en menant une mission bien précise : publier des auteurs proposant des visions personnelles et singulières du monde, le tout en utilisant des formes littéraires tout aussi uniques qu'inventives<sup>42</sup>. Quant à Antoine Tanguay, fondateur d'Alto, il révèle le secret de son succès pendant cette même entrevue accordée à Isabelle Grégoire, c'est-à-dire choisir « les histoires qui [le] surprennent et [l']emmènent ailleurs. Le réalisme magique, l'humour, la fable, le côté déjanté, décalé<sup>43</sup>... », et il ajoute : « Chez Alto, la notion de frontières entre les genres littéraires, les langues et les origines est abolie<sup>44</sup> ». L'ailleurs et l'autre sont tout aussi importants chez Les Allusifs. Ils repoussent les barrières de la

<sup>39</sup> Isabelle Grégoire, « Éditeurs sans limites », art. cité, p. 63.

<sup>40</sup> Josée Lapointe, « La Peuplade célèbre son 5<sup>e</sup> anniversaire », *La Presse* [En ligne], 2 juin 2011, consultée le 30 juin 2013, URL : <http://www.lapresse.ca/arts/livres/201106/02/01-4405375-la-peuplade-celebre-son-5e-anniversaire.php>

<sup>41</sup> L'éditrice s'exprimait ainsi lors d'une table ronde du colloque « Un nouveau paysage : esthétiques et tendances des maisons d'édition québécoises (2000-2012) », qui s'est tenu à l'Université Laval, Québec, en avril 2013. Nous retranscrivons.

<sup>42</sup> Voir le site des Éditions de ta mère, URL : <http://www.tamere.org/qui-est-ta-mere/la-mission/> (page consultée le 30 juin 2014).

<sup>43</sup> Isabelle Grégoire, « Éditeurs sans limites », art. cité, p. 65.

<sup>44</sup> Isabelle Grégoire, « Éditeurs sans limites », art. cité, p. 65.

langue en proposant « une fenêtre grande ouverte sur l'ailleurs<sup>45</sup> ». Son éditrice, Brigitte Bouchard, confirmait à Isabelle Grégoire réaliser 80 % de ses ventes en France en 2009. « Ce n'est pas l'unique originalité de cette maison née en 2001. En plus de publier surtout des textes courts, elle s'est taillé une place dans un créneau peu fréquenté au Québec : la littérature étrangère<sup>46</sup> », commentait la journaliste.

Six Brumes, dont le nom évoque l'immatérialité et le mystère, et Le Quartanier aussi, se font un devoir, comme bien d'autres éditeurs de cette génération, de lancer des auteurs de talent<sup>47</sup>. Éric de Larochellière, l'éditeur de la seconde maison, décrit ainsi sa mission : « Misant sur la littérature exploratoire et les écritures atypiques, le Quartanier ne vise évidemment pas le grand public. Plutôt les grands lecteurs<sup>48</sup> ». Les artisans du site Internet Livresquébécois.com livrent un descriptif tout à fait pertinent des aspirations de Marchand de feuilles : « [elle] publie des auteurs résolus à enrichir notre culture et notre paysage littéraire avec des textes novateurs et insolites. Incubateur des écrivains de demain, pépinière pour la littérature actuelle, elle publie des premières œuvres littéraires et des textes d'auteurs de la nouvelle génération<sup>49</sup> ». De facture indépendante et sans lien ou presque avec la littérature traditionnelle, les écrits publiés chez Rodrigol « [font] face à l'émergence anarchique de nouvelles écritures<sup>50</sup> ». Dans l'antre des éditions Sémaphore, les œuvres « sont une façon de dire autrement la vie, la littérature, la société, le désir et le droit de rêver au changement à travers des romans,

<sup>45</sup> Voir Les Allusifs, URL : <http://www.lesallusifs.com/allusifs/index.php> (page consultée le 30 juin 2014).

<sup>46</sup> Isabelle Grégoire, « Éditeurs sans limites », art. cité, p. 65.

<sup>47</sup> Voir le site officiel des Six Brumes éditeur, URL : <http://www.sixbrumes.com/foire-aux-questions/> (page consultée le 30 juin 2014).

<sup>48</sup> Isabelle Grégoire, « Éditeurs sans limites », art. cité, p. 66.

<sup>49</sup> Voir LivresQuébécois.com, URL : <https://www.livresquebecois.com/editeurs.asp?id=224> (page consultée le 30 juin 2014).

<sup>50</sup> Voir Espace livres et créations, URL : <http://espace-livres-creation.be/editeur/rodrigol/> (page consultée le 30 juin 2014).

des nouvelles ou des essais<sup>51</sup> ». Allant encore plus loin, et se créant ainsi une niche unique, celle du métissage, Mémoire d'encrier se décrit comme un point de rencontre. La maison « s'est fixé pour mandat de réunir des auteurs de diverses origines autour d'une seule et même exigence : l'authenticité des voix. Mémoire d'encrier est ce lieu-carrefour où se tissent rencontres, dialogues et échanges pour que les voix soient visibles et vivantes<sup>52</sup> ». En termes simples, les jeunes éditeurs se donnent la liberté de choisir des créneaux différents, manifestement en lien avec leurs propres aspirations, sans jamais transiger avec la qualité des œuvres. Leurs principes s'inscrivent dans le choix des œuvres qu'ils publient : ils préfèrent s'investir pour mener un seul joyau sur les tablettes plutôt que d'y conduire toute une palette de romans sans couleur. Ils n'en ont que faire des conventions. Et, par-dessus tout, ils aiment la littérature, point.

### **3. Place du bref dans les catalogues<sup>53</sup>**

Ces maisons ont pour autant des catalogues souvent différents et leur rapport au bref n'est pas le même. Alto, Le lézard amoureux et Les éditions de la Bagnole constituent des cas particuliers. La première maison, bien qu'elle ait vu le jour en 2005 – soit à l'intérieur des balises temporelles que nous nous sommes fixées – et que sa ligne éditoriale soit tout à fait en accord avec celle de la concurrence et de son époque, n'a publié aucune œuvre brève. Nous pourrions même affirmer que, pour ce qui est du nombre de pages, les romans publiés chez Alto sont aux antipodes de la tendance au

<sup>51</sup> Voir Les éditions Sémaphore, URL : <http://www.editionssemaphore.qc.ca> (page consultée le 30 juin 2014).

<sup>52</sup> Voir Mémoire d'encrier, URL : <http://memoiredencrier.com> (page consultée le 30 juin 2014).

<sup>53</sup> Nous aurions pu utiliser un autre outil méthodologique pour calculer le nombre d'œuvres brèves publiées, soit le catalogue de la BANQ. Toutefois, nous aurions fait face à certaines difficultés puisque les mentions génériques ne sont pas référencées systématiquement.

bref. À titre d'exemple, la trilogie du *Cycle de Manawaka* de Margaret Laurence est composée de trois volumes de plus de 700 pages chacun. Seulement quatre publications font moins de 200 pages, dont une seule exception confirmant la règle : la fable *Une reine à Thébès*<sup>54</sup>, de Margaret Laurence également, qui fait un mince dix-huit pages. Dans un tout autre registre, le Lézard amoureux est l'éditeur dont la ligne éditoriale est la plus facile à cerner. Sa production, dont l'œuvre la plus récente inscrite à son catalogue remonte à 2011, se limite à la poésie québécoise. Il s'agit de la seule maison d'édition à consacrer la totalité de sa production au bref selon notre définition, puisqu'aucun poème de plus de 100 pages n'est au catalogue. Un autre cas à souligner est celui des Éditions de la Bagnole. Même si elles publient des œuvres pour des lecteurs de tous âges, La Bagnole fait plus particulièrement le bonheur des tout-petits. Sa production de livres jeunesse est imposante et dépasse largement son contenu adulte. Nous l'avons incluse dans notre corpus pour sa collection « Parking », qui est petite soit, mais dont les livres s'adressent aux adultes et, qui plus est, font en partie corps avec le type d'œuvres qui nous intéresse.

Six éditeurs sur quatorze consacrent une ou des collections au bref. La collection « Nova » des Éditions Six Brumes propose des « novellas ». Progressiste par l'utilisation de l'appellation « novellas », l'éditeur cherche aussi à se spécialiser en publiant des novellas fantastiques et des novellas de science-fiction. Le bref est aussi présent dans les trois autres collections de cette maison, sous des appellations génériques comme « Recueils de nouvelles », « Nouvelles d'horreur » ou « Nouvelles fantastiques ». Chez Marchand de feuilles, ce sont les livres consacrés à la poésie de la collection « Poésie

---

<sup>54</sup> Margaret Laurence, *Une reine à Thébès*, trad. de l'anglais (Canada) par Dominique Fortier, Québec, Alto, 2012.

sauvage » qui nous intéresseront. Aux éditions Le Quartanier, les œuvres sont compartimentées dans plusieurs collections composées de genres divers. D'abord, la collection « Série QR » regroupe des œuvres de fiction et de poésie. Dans « OVNI », dédiée aux livres de poche, nous retrouvons autant de romans, d'essais que de textes poétiques, en rééditions ou en éditions originales. La collection « Phacochère » inclut des textes formellement hybrides, mêlant poésie et prose narrative<sup>55</sup>. La collection « Polygraphe », enfin, est composée de romans et de recueils de nouvelles. À l'occasion de ses dix ans, Le Quartanier a créé une collection de dix « novellas » pour souligner l'événement, qu'il a regroupé sous la bannière « NOVA ». Mémoire d'encrier a regroupé ses œuvres sous cinq appellations claires, toutes compatibles avec l'objet de notre recherche : « Poésie », « Roman et récit », « Anthologie secrète », « Beaux livres » et « Chroniques ». Chez Poètes de brousse, la collection principale et éponyme renferme des œuvres de poésie. Sa collection « Enluminure », composée d'une œuvre unique, *Géométrie fantôme*, qui est à mi-chemin entre la poésie et le théâtre, cadre également avec notre champ d'études. Héliotrope offre une vitrine de choix à des textes à la périphérie du roman<sup>56</sup> avec sa collection « Série K », qui fait notamment place à la nouvelle et aux textes combinant images et récits. Les autres maisons d'édition ne boudent pas le bref, mais n'ont simplement pas eu recours, pour le mettre en valeur, à la collection, qui constitue un « phénomène éditorial essentiel<sup>57</sup> », comme le formulent Christian Rivalan Guégo et Miriam Nicoli.

<sup>55</sup> Voir le site des éditions Le Quartanier, URL: <http://www.lequartanier.com/phaco.htm> (page consultée le 1<sup>er</sup> juillet 2014).

<sup>56</sup> Voir le site des éditions Héliotrope, URL : [http://www.editionsheliotrope.com/collections/2/serie\\_k](http://www.editionsheliotrope.com/collections/2/serie_k) (page consultée le 1<sup>er</sup> juillet 2014).

<sup>57</sup> Christian Rivalan Guégo et Miriam Nicoli (dir.), *La collection. Essor et affirmation éditoriale*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2014.

#### 4. Quelques tendances du bref

Parmi les tendances qui se dégagent, nous pouvons noter la multiplication d'œuvres collectives favorisant de fait le genre bref. Deux maisons d'édition dédient même une collection à ce type de publications, soit Le Quartanier et Rodrigol. La collection « Table des matières » du Quartanier propose ainsi une série de trois livres collectifs réalisés par Daniel Canty, entre 2006 et 2009, qui réunissent écrivains et illustrateurs autour d'un thème<sup>58</sup>. Chez Rodrigol, la collection « Collectifs thématiques » compte quatre petits livres<sup>59</sup>, autour de quatre thèmes différents : la campagne, les sports, les chats et la politique. Ces publications rassemblent plusieurs textes brefs de plusieurs auteurs autour de divers thèmes. Sans y consacrer une collection, les éditions Héliotrope ont aussi publié un livre collectif en réaction au Printemps érable, *Printemps spécial*<sup>60</sup>, composé de « douze textes écrits dans la vibration aiguë du présent, dans son humilité, par douze romanciers qui publient chez Héliotrope. Leurs textes ici ne visent pas l'analyse, ils ne cherchent pas à convaincre non plus. Ils sont l'expression tour à tour lyrique, ironique, admirative ou mélancolique d'un printemps à nul autre pareil<sup>61</sup> ». Au total, neuf éditeurs sur quatorze publient des œuvres collectives qui favorisent les écritures fragmentées. Cette grande proportion d'éditeurs optant pour la publication de collectifs nous semble aller de pair avec cette nouvelle approche, que plusieurs semblent

<sup>58</sup> Voir le site des éditions Le Quartanier, URL : <http://www.lequartanier.com/tm.htm> (page consultée le 3 juillet 2014).

<sup>59</sup> Voir le site des éditions Rodrigol, maison d'édition québécoise indépendante, URL : <http://leseditionsrodrigol.com/html/CMS/index.php?page=la-campagne-textes-recoltes---collectif> (page consultée le 3 juillet 2014).

<sup>60</sup> Collectif, *Printemps spécial*, coll. « Série K », Montréal, Héliotrope, 2012.

<sup>61</sup> Voir le site d'Héliotrope, URL : [http://www.editionsheliotrope.com/librairie/53/printemps\\_special](http://www.editionsheliotrope.com/librairie/53/printemps_special) (page consultée le 3 juillet 2014).

chérir, soit celle de jouer un rôle de rassembleur et de miser sur le travail d'équipe. En termes d'efficacité, il prend certainement moins de temps à un auteur d'écrire une dizaine de pages que d'en écrire 100. Dans cette perspective, le livre court a donc la chance de se retrouver plus rapidement chez les libraires et, de fait, de marquer l'actualité. *Printemps érable* est un exemple tout désigné d'œuvre dont le sens et la sensibilité s'inscrivent dans le temps, se campent dans l'actualité. Et, en plus d'offrir une vitrine supplémentaire aux auteurs et artisans de l'image – puisque cette combinaison des mots et de l'image est commune aux collectifs –, cette forme de publication séduit systématiquement un public plus vaste. Elle s'adresse tout autant aux amateurs de littérature, de dessins et de photographies, qu'aux collectionneurs de beaux livres. Qui dit public plus vaste, dit plus de ventes. Cet aspect demeure tout de même bien sûr à considérer.

Marier le travail des artistes visuels à celui des maîtres des mots ne pourrait être caractérisée de nouvelle tendance. Toutefois, allier ces deux formes d'art devient de plus en plus populaire, entre autres en raison du perfectionnement des nouvelles technologies et de la baisse des coûts d'impression et de production. Empruntant allègrement cette voix, tous les éditeurs, sans exception, conjuguent sous une même couverture l'art visuel d'artisans du dessin, de la photographie, de l'illustration, ou du graphisme à des textes fictionnels d'auteurs variés. Par exemple, *Le livre de chevet*<sup>62</sup>, publié au Quartanier est un ouvrage collectif d'une facture graphique unique, qui rassemble de la fiction, de la poésie et des images autour du thème du sommeil. Parfois encore, comme c'est le cas

---

<sup>62</sup> *Le livre de chevet*, collectif réalisé par Daniel Canty, Montréal, Le Quartanier, coll. « Table des matières », 2009.

avec *Total zoo*<sup>63</sup>, publié chez Alto dans la collection « Rubato », l'artiste de l'image crée également le texte. Dans ce cas-ci, chaque dessin est accompagné d'un court texte en prose d'une ligne ou deux. D'autres encore, comme Rodrigol, en plus de mettre en valeur le travail des créateurs d'images, font converger lecture et expérience artistique. Par exemple, l'œuvre *Chambres*<sup>64</sup> de Sébastien Dulude, dont chaque poème est accompagné d'une photo – performance à laquelle se livre l'auteur –, résulte en une forme de mise en scène statique lui permettant d'inventer un lieu et de lui donner vie. Selon un commentaire qui semble tout à fait juste et qui est puisé à même le site Internet « Espace livres et créations », les éditions Rodrigol « favorisent la publication d'œuvres authentiques que leur charge et leur engagement poétique inscrivent dans la mouvance artistique actuelle<sup>65</sup> ». Cette dernière citation donne envie d'extrapoler et d'aller au-delà du bref, sans toutefois sortir du cadre des tendances observées. Par la variété et l'originalité des œuvres qu'ils publient, les éditeurs démontrent un vif intérêt non seulement pour la littérature, mais pour l'art en général. Plusieurs d'entre eux, comme Le Quartanier et La Peuplade, créent des alliances avec des artistes de manière à offrir une signature visuelle unique à leurs livres, une stratégie d'affaires qui allie le talent d'artisans de champs divers et qui laisse place aussi à la collaboration, un mode de fonctionnement tout à fait de mise en période de creux économique. Hélio trope, pour sa part, a fait paraître une publication exceptionnelle, en 2012. Il s'agit de *Généralités singulières*, de Simon Paquet, le seul recueil d'aphorismes de tout notre corpus.

---

<sup>63</sup> Edward Gorey, *Total zoo*, trad. de l'anglais par Jacques Roubaud, Québec, Alto, coll. « Rubato », 2012.

<sup>64</sup> Sébastien Dulude, *Chambres*, Montréal, Rodrigol, 2013.

<sup>65</sup> Voir le site d'Espace livres & créations, URL : <http://espace-livres-creation.be/editeur/rodrigol/> (page consultée le 26 juin 2014).



Qu'en est-il maintenant de la place du bref dans les ventes de livres ? La Société de gestion de la banque de titres de langue française (BTLF), par le biais de son système d'information sur les ventes Gaspard, répond à la question avec la publication de son *Bilan Gaspard 2012 du marché du livre au Québec*<sup>66</sup>. Ce qui en ressort est révélateur : même si nous assistons à une modulation du marché du livre au Québec avec la multiplication des formes brèves, les acheteurs confirment qu'ils préfèrent tout de même les romans-fleuves à tout autre genre littéraire. Le palmarès Gaspard, qui compile les ventes de tous les détaillants de livres québécois, tente de présenter le portrait le plus objectif possible de la situation économique qui prévaut dans l'industrie afin, entre autres, d'accroître la chaîne d'approvisionnement. Considérant cela, un seul des éditeurs de notre corpus apparaît dans la liste des meilleurs vendeurs. Il s'agit de Marchand de feuilles, à qui revient la treizième position sur quinze du palmarès littérature « roman » avec *La fiancée américaine*<sup>67</sup> d'Éric Dupont, une lourde brique de 560 pages, grandement appréciée des lecteurs. Pour imager l'importance d'une telle entrée dans les ligues majeures d'une jeune entreprise comme Marchand de feuilles, nous devons préciser qu'elle se mesurait à des éditeurs bien établis comme Robert Laffont, Guy Saint-Jean éditeur et Libre expression, dont les auteurs aux titres les plus vendus sont, dans l'ordre : Denise Bombardier (*L'Anglais*<sup>68</sup>, 186 p.), Louise Tremblay-D'Essiambre (*La dernière saison*<sup>69</sup>, vol. 3, *Les enfants de Jeanne*, 260 p.), Marc Levy (*Si c'était à refaire*<sup>70</sup>, 432 p.), Janette Bertrand (*Lit double*<sup>71</sup>, 328 p.) et Arlette Cousture (*Petal's*

---

<sup>66</sup> Société de gestion de la Banque de titres de langue française, *Bilan Gaspard : bilan du marché du livre québécois 2012*, Montréal, Société de gestion de la BTLF, 2013.

<sup>67</sup> Éric Dupont, *La fiancée américaine*, Montréal, Marchand de feuilles, 2012.

<sup>68</sup> Denise Bombardier, *L'Anglais*, Paris, Robert Laffont, 2012.

<sup>69</sup> Louise Tremblay-D'Essiambre, *La dernière saison*, vol. 3 : *Les enfants de Jeanne*, Laval, Guy Saint-Jean éditeur, 2012.

<sup>70</sup> Marc Levy, *Si c'était à refaire*, Paris, Robert Laffont, 2012.

*Pub*<sup>72</sup>, 416 p.). Dans cette liste des plus grands vendeurs, un seul titre compte moins de 200 pages : *L'Anglais* de Denise Bombardier, laissant ainsi une grande place aux œuvres volumineuses avec quatre titres de plus de 600 pages. De plus, aucun autre titre parmi nos 815 recensés n'apparaît dans les palmarès des sous-catégories s'inscrivant dans notre objet d'étude : « Policier, thriller », « Science-fiction, fantastique, horreur », « Théâtre et poésie ». Au sein de cette dernière catégorie règnent des œuvres ayant marqué l'histoire plutôt que des œuvres récentes. Parmi elles : *L'homme rapaillé*<sup>73</sup> de Gaston Miron, *À toi, pour toujours, ta Marie-Lou*<sup>74</sup> de Michel Tremblay et *Les voisins*<sup>75</sup> de Claude Meunier et Louis Saïa. Nous déduisons que ces titres battent des records de vente d'une année à l'autre en raison de leur présence dans les programmes d'études québécois. Si nous regardons de près le nombre de copies vendues pour l'année 2012, nous apercevons une fois de plus que l'intérêt du lecteur vient démentir notre hypothèse de départ : peu importe qu'il se produise plus de bref au Québec, le lecteur préfère les longs romans. Le total des œuvres vendues par genre en dit long également sur le goût des lecteurs. Au Québec, en 2012, il s'est vendu 24 331 copies d'œuvres de poésie, 39 639 pièces de théâtre, 47 418 contes et nouvelles, mais, bien au-delà, vient le roman avec plus d'un million de copies vendues<sup>76</sup>.

*Le bilan Gaspard* propose également de se tourner du côté des œuvres récemment primées et permet d'évaluer l'influence des prix sur les ventes. Pour observer les fluctuations des ventes en fonction de la remise d'un prix, Gaspard a considéré les

---

<sup>71</sup> Janette Bertrand, *Lit double*, Montréal, Libre expression, 2012.

<sup>72</sup> Arlette Cousture, *Petal's Pub*, Montréal, Libre expression, 2012.

<sup>73</sup> Gaston Miron, *L'homme rapaillé*, Montréal, L'Hexagone, 1994.

<sup>74</sup> Michel Tremblay, *À toi pour toujours ta Marie-Lou*, Paris, Actes Sud, 2008.

<sup>75</sup> Claude Meunier et Louis Saïa, *Les voisins*, Montréal, Leméac, 1982.

<sup>76</sup> Il aurait été intéressant de comparer les ventes par genre de 2012 à celles de 2013 mais, au moment d'écrire ces lignes, le bilan 2013 n'était pas paru.

récipiendaires des Prix Goncourt et des Prix des libraires du Québec, de 2010 à 2012, trois semaines avant la remise du prix et trois semaines après. Parmi les neuf livres primés, se trouvait *Arvida*<sup>77</sup>, de Samuel Archibald (publié chez Le Quartanier). Dans le cas précis de ce recueil de nouvelles – d’ailleurs la seule œuvre brève parmi les neuf observées –, ses ventes ont augmenté de plus de 125 % dans la semaine ayant suivi la remise du Prix des libraires 2012. Dans sept cas sur neuf, des hausses significatives des ventes ont été remarquées dans la semaine suivant la remise des prix littéraires ciblés. Un seul livre primé, *L’énigme du retour*<sup>78</sup> de Dany Laferrière (Boréal), a connu une légère baisse. Il faut toutefois noter que ce livre se vendait déjà fort bien avant de recevoir le Prix des libraires 2010, ce qui est sans doute lié à la notoriété de l’auteur au Québec.

À la lumière de cette trop brève analyse, il nous est possible d’affirmer que le bref habite sans conteste la scène littéraire québécoise, autant en tant que genre qu’en tant que forme. Nous le voyons prendre vie sous plusieurs formats : en recueils, en novellas, en romans, notamment. Et, de plus, quand nous ouvrons la couverture, nous pouvons lire des livres fragmentés en autant de chapitres qu’il y a de pages, ou encore apercevoir une page à moitié remplie de texte. Ce ne sont là que quelques manifestations du bref. Le bref constitue désormais un immense terrain de jeu pour l’auteur, et pour le lecteur aussi, dont les habitudes de lecture ont de quoi s’épanouir par la diversité des œuvres qui s’offrent à lui. Si cette variété d’œuvres occupe dorénavant notre imaginaire, c’est que les éditeurs de la relève ne font pas que publier des livres. Ils battent la mesure d’une société en mutation, où tout va vite, et ils se font le reflet de leur monde. Bien

<sup>77</sup> Samuel Archibald, *Arvida*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Polygraphe », 2011.

<sup>78</sup> Dany Laferrière, *L’énigme du retour*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Compact », 2010.

qu'ils détiennent une ligne éditoriale propre, ces éditeurs ont le désir de porter le livre à bout de bras, d'évoquer la puissance des mots, de faire vivre l'œuvre au-delà des frontières géographiques du Québec et aussi d'en briser les conventions de manière à bien l'inscrire dans la société actuelle. Nous assistons à des collaborations fréquentes entre des éditeurs, des auteurs, des artistes visuels ; et le bref n'est plus cette forme boudée. Nous pouvons même affirmer que le nombre de publications recensées aurait été autrement imposant si nous avions tenu compte des romans et récits de 101 pages à 200 pages. Le bref a même l'occasion de vivre au sein de collections, lesquelles officialisent et cristallisent sa présence. Une chose est bien certaine aussi, l'imaginaire et la qualité des écrits sont situés tout en haut de la liste de préoccupation des éditeurs. Ils osent lancer des nouveaux talents sans lésiner sur l'essence même des œuvres littéraires. Cette vague d'éditeurs sait bel et bien prendre des risques calculés et n'hésite pas à sortir des sentiers battus pour promouvoir leurs produits : utilisation adéquate des médias sociaux, de la vidéo et de site Internet, notamment.

## CHAPITRE II

### LE BREF EN CHIFFRES

#### 1. Volume de publication en général

Ce second chapitre sera consacré à une analyse quantitative de notre corpus et, bien au-delà, donnera une vue d'ensemble de l'espace réservé aux formes brèves dans la production littéraire québécoise, entre l'année 2001 et 2013. Mais d'abord, nous passerons en revue l'étude la plus récente de Bibliothèque et Archives nationales du Québec, intitulée *Statistiques de l'édition au Québec en 2012*, ce qui nous permettra de donner une vue d'ensemble de la production de livres et de brochures et, dans une moindre mesure, de celle des journaux et des revues édités au cours de l'année 2012<sup>79</sup>. Cette étude nous offre un portrait global du nombre de livres édités au Québec depuis 2001 : le volume de publications qui était de 6260 livres en 2001 a atteint un sommet historique en 2008 avec 7334 livres, qu'il a maintenu jusqu'en 2011 avant de redescendre en 2012 à 6733 livres<sup>80</sup>. Dans cette étude, les livres ne font pas seulement l'objet d'un calcul général, ils sont répartis en vingt catégories étudiées spécifiquement<sup>81</sup>. Ces catégories et sous-catégories de sujets sont inspirées des tables de

---

<sup>79</sup> Cette étude de Mireille Laforce (*Statistiques de l'édition au Québec en 2012. Publications imprimées éditées en 2012*, Montréal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2014, p. 6) définit le terme « éditeur » au sens large, comme « toute personne [ou] organisme qui assume la responsabilité de la production d'un document publié ». Toutefois, elle ne nous permet pas d'obtenir des chiffres concernant l'année 2013, puisqu'elle recense des œuvres ayant été publiées entre 2001 et 2012 seulement.

<sup>80</sup> Mireille Laforce, *Statistiques de l'édition au Québec en 2012*, ouvr. cité, p. 8.

<sup>81</sup> En voici la liste : ouvrages généraux, philosophie, histoires et sciences auxiliaires, histoire (à l'exclusion des Amériques), histoire de l'Amérique, histoire du Canada, géographie, sciences sociales, sciences

classification de la Library of Congress. La présentation de ces statistiques est également conforme aux recommandations de l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO).

Le volume de publications qui nous intéresse plus particulièrement se situe dans la catégorie « Langues et littérature », qui « domine et atteint même un nouveau sommet avec 3814 titres publiés en 2012, ce qui représente une augmentation de 6,7 %<sup>82</sup> ». Le tableau suivant décompose la catégorie « Langues et littérature » par sous-catégories thématiques, dont certaines renferment les genres traités dans notre étude.

---

politiques, droit, éducation, musique, beaux-arts, langues et littérature, sciences, médecine, agriculture, technologie, science militaire et navale, et bibliographie.

<sup>82</sup> Mireille Laforce, *Statistiques de l'édition au Québec en 2012*, ouvr. cité, p. 11.

TABLEAU 1

## Évolution du nombre de titres dans la catégorie « Langues et littérature »

Sous-catégories	Années*									
	2003	2004	2005	2006	2007	2008	2009	2010	2011	2012
Langues et littérature	20	27	41	22	18	11	14	10	4	9
Bandes dessinées	2	23	22	37	57	98	129	137	158	141
Contes, nouvelles	87	77	83	125	134	138	148	116	169	277
Langues, linguistique	526	673	826	604	642	783	561	646	678	679
Littérature générale	71	55	71	83	93	96	57	61	73	14
Littérature jeunesse	582	686	856	1063	1172	1189	1245	1211	1038	996
Poésie	309	350	330	345	374	340	321	335	291	328
Roman	473	557	635	603	643	799	800	826	799	864
Spectacle, cinéma	42	29	30	27	41	31	19	37	20	17
Théâtre	45	40	39	39	58	63	77	63	86	58
Autres	185	163	152	165	152	123	176	187	259	431
<b>Total</b>	<b>2342</b>	<b>2680</b>	<b>3085</b>	<b>3113</b>	<b>3384</b>	<b>3671</b>	<b>3547</b>	<b>3629</b>	<b>3575</b>	<b>3814</b>

Source : *Statistiques de l'édition au Québec en 2012. Publications imprimées éditées en 2012*, Montréal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2014, p. 24.

\* Les données pour les années 2001 et 2002 n'apparaissent pas dans l'étude pour ce graphique

Notons d'entrée de jeu que la sous-catégorie « Contes, nouvelles », qui se situe directement dans notre objet de recherche – ces deux types de récit étant inclus dans notre définition du genre bref –, a connu un taux de croissance de 63,9 %, de 2011 à 2012. Le nombre de publications de cette catégorie augmente considérablement depuis 2003 (87), à l'exception de l'année 2010 où 116 œuvres ont été éditées, comparativement à 169 en 2011 et 277 en 2012. La catégorie « Poésie », quant à elle, qui regroupe 300 livres publiés en moyenne annuellement, a connu une année record en

2007 avec la publication de 374 titres, mais a montré des signes d'essoufflement en 2011 avec 291 livres. Toutefois, elle connaît tout de même un taux de croissance positif de 2011 à 2012 avec une augmentation de 12,7 %. Précisons que le contenu de la sous-catégorie éponyme « Langues et littérature » ne regroupe aucun titre pouvant s'inscrire dans notre objet d'étude, étant composée de documents qui traitent de langues et de littérature comme *Comment écrire un conte*<sup>83</sup> ou *Découvrir le roman québécois*<sup>84</sup>. Toutefois, il en est autrement pour la sous-catégorie « Autres », dont le contenu est en partie lié au bref – recueils de lettres, essais, discours et traités de journalisme –, mais l'étude n'indique pas dans quelle proportion, ce qui limite le degré de précision que peut atteindre notre analyse. Dans cette même lignée, les données de l'étude n'apportent pas de précisions quant au nombre de pages des œuvres recensées, ce qui nous empêche de présenter un éclairage sur les tendances de publication du roman et des récits théâtraux, considérant que seules des œuvres de 100 pages et moins composent notre corpus. De plus, aucune marque dans le titre des sous-catégories n'indique où ont été classés les récits, les novellas et les œuvres de forme hors norme comme des collectifs. Ce qui frappe, au final, c'est que l'évolution du nombre de titres pour la catégorie « Langues et littérature » est en croissance, ce qui peut nous amener à penser que le nombre de titres brefs augmente aussi. L'étude fait état qu'en 2003, 2342 titres avaient été publiés, pour atteindre un sommet de 3814 titres en 2012.

En se référant à une autre étude, *État des lieux du livre et des bibliothèques*, un constat important émerge : bien que nous notions une augmentation de la production de

---

<sup>83</sup> Chantal Blanchette, *Comment écrire un conte*, Val Morin, Centre de formation en édition Mini Génie, 2011.

<sup>84</sup> Lise Blouin, *Découvrir le roman québécois : FRA-4101-2 : guide d'apprentissage*, Montréal, SOFAD, 2013.



livres de littérature générale, « la situation des éditeurs, dans l'ensemble, s'est détériorée depuis le milieu des années 1990<sup>85</sup> ». Les problèmes apparaissent particulièrement aigus chez les éditeurs de littérature générale et, surtout, chez ceux qui ne sont pas agréés.

Nous pouvons donc affirmer qu'il n'y a pas de corrélation entre la multiplication des livres proposés par les éditeurs – émergents ou non – et l'augmentation de la demande. D'ailleurs, si, comme le soulignait Gilles Herman, président de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL), au « début des années 2000, le tirage moyen d'un livre était de 3000 à 5000 exemplaires<sup>86</sup> », aujourd'hui, il n'est plus que de 2000 exemplaires, comme c'était le cas dans les années 1990. On publie donc désormais plus de titres, mais chacun en moindre quantité.

## **2. Volume de publication du bref en général**

L'analyse des catalogues des quatorze maisons d'édition retenues montre que le volume de livres publiés entre le 1<sup>er</sup> janvier 2001 et le 31 décembre 2013 est très variable selon les maisons<sup>87</sup>. Les Allusifs et Six Brumes, par exemple, créées toutes deux en 2001, ont respectivement 112 et 30 titres à leur actif. Le tableau ci-dessous présente le nombre de livres, pour chaque éditeur de notre corpus, publiés chaque année depuis leur fondation, et les met en rapport les uns avec les autres avec l'intention de donner une vue d'ensemble de la production livresque de ces jeunes éditeurs. Le tableau

---

<sup>85</sup> Benoît Allaire, « Les éditeurs de livres au Québec », dans *État des lieux du livre et des bibliothèques*, Québec, Observatoire de la culture et des communications du Québec, Institut de la statistique du Québec, 2004, p. 117. Cette étude, bien qu'elle date du début de la période étudiée, demeure tout de même un indicateur des tendances de la production littéraire.

<sup>86</sup> Gilles Herman cité par Isabelle Grégoire, « Éditeurs sans limites », art. cité, p. 65.

<sup>87</sup> Les essais, parce qu'ils sont souvent mêlés au reste de la production des éditeurs, ont été comptabilisés, mais ne seront pas analysés.

met également en lumière le nombre d'œuvres brèves publiées par chacun d'eux, depuis le début de leurs activités.

**TABLEAU 2**

**Nombre de livres publiés par les quatorze éditeurs depuis leur fondation**

Éditeur	Année de fondation	Livres publiés depuis la fondation	Œuvres brèves publiées depuis la fondation	Pourcentage
Les Allusifs	2001	112	41	37
Six Brumes	2001	30	19	63
Marchand de feuilles	2001	86	37	43
Le Quartanier	2002	118	76	64
Rodrigol	2002	24	20	83
Sémaphore	2003	30	8	27
Mémoire d'encrier	2003	126	53	42
Poètes de brousse	2004	60	50	83
Éditions La Bagnole	2004	18	4	22
Alto	2005	82	16	19
Le lézard amoureux	2005	25	25	100
Éditions de ta mère	2005	23	19	83
Héliotrope	2006	39	10	26
Éditions La Peuplade	2006	42	26	62
<b>TOTAL</b>		<b>815</b>	<b>404</b>	

Source : d'après les données recueillies sur les sites Internet des 14 éditeurs, consultés entre janvier 2013 et juillet 2013.

Ensemble, ces éditeurs ont publié un total de 815 œuvres pour un nombre annuel de publications variant entre deux et onze titres. Rodrigol, qui se finance de manière complètement indépendante, publie en moyenne deux titres par année depuis sa fondation. En 2013, cette maison a publié un seul titre, alors qu'une maison bien établie comme L'Instant même a mis plus de trente titres sous presse au cours de la même période. Il est à noter que le plus grand producteur de livres de notre liste est Mémoire d'encrier, avec 126 titres. Cependant, la compilation des livres brefs trace un tout autre portrait. Les éditeurs qui publient le plus grand nombre de titres en tout ne sont pas

forcément ceux qui sortent le plus grand nombre de textes brefs, comme l'indique le tableau ci-dessus.

Nos éditeurs ont publié 404 livres brefs, ce qui constitue 49,6 % de la production totale des titres, toutes maisons d'édition confondues. Certains éditeurs, bien au-dessus de cette moyenne déjà très élevée, semblent se spécialiser dans le bref. Le lézard amoureux, par exemple, dont la production totale s'élève à 25 œuvres depuis sa fondation, place 100 % de sa production dans la catégorie du bref. Dans ce cas précis, la maison d'édition respecte une ligne éditoriale unique et ne publie rien d'autre que de la poésie. Il en va quasi de même pour Poètes de brousse, dont le pourcentage de publications brèves s'élève à 83 %, laissant l'espace restant aux essais. Le Quartanier, qui tient le haut du pavé avec une production totale de 118 (64 %) œuvres dont 76 brèves, possède dans son catalogue des œuvres brèves qui se sont distinguées, comme *Tout ce que je sais en cinq minutes*<sup>88</sup>, de Corey Frost, le recueil de poème *Chien de fusil*<sup>89</sup>, d'Alexie Morin, le recueil de fiction de Samuel Rochery, *Mattel*<sup>90</sup> et l'œuvre si bien acclamée par les médias, le recueil d'histoires *Arvida*<sup>91</sup>, de Samuel Archibald. Ces quatre jeunes auteurs proposent des textes en prose et en vers, originaux par leur sujet, et matures dans le traitement du propos. Chez les Éditions de ta mère, *ex aequo* avec Rodrigol, le bref représente 83 % de la production. On y trouve, par exemple, *Danser a capella*<sup>92</sup>, du jeune et prolifique auteur Simon Boulerice, œuvre qui place les monologues à l'avant-scène, alors que *À l'oreille comme à l'oral : soirée*<sup>93</sup>, de Claudine

<sup>88</sup> Corey Frost, *Tout ce que je sais en cinq minutes*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2013.

<sup>89</sup> Alexie Morin, *Chien de fusil*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2013.

<sup>90</sup> Samuel Rochery, *Mattel, ou Dans la vie des jouets de la compagnie de John Mattel, il y avait des hommes et des femmes*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2013.

<sup>91</sup> Samuel Archibald, *Arvida*, ouvr. cité.

<sup>92</sup> Simon Boulerice, *Danser a capella*, Montréal, Les éditions de ta mère, 2012.

<sup>93</sup> Claudine Vachon, *À l'oreille comme à l'oral : soirées*, Montréal, Rodrigol, 2007.

Vachon, invite le lecteur à plonger dans l'univers du texte performance, une voie de plus en plus empruntée en littérature. Pas loin derrière se présente Six Brumes avec 63 % de livres brefs au sein de sa production, dont, entre autres, la novella policière à glacer le sang de Marie Laporte, *Kinderesser*<sup>94</sup>, et la nouvelle de *fantasy* de Mélodie Roy, *Sirrak*<sup>95</sup>, un genre encore jeune qui gagne en popularité, autant du côté des auteurs que des chercheurs.

### 3. Volume de publication du bref par genres

Y a-t-il des tendances propres à la période ciblée ? Quels genres brefs sont prisés de nos jours : poésie ? nouvelle ? court roman ? chronique ? Une dernière série de tableaux permettra de donner une idée des genres brefs les plus en vogue chez chacun des éditeurs de notre corpus, pris séparément<sup>96</sup>. La ligne en gras correspond au genre le plus publié par l'éditeur étudié.

---

<sup>94</sup> Marie Laporte, *Kinderesser*, Drummondville, Six Brumes, coll. « Nova », 2010.

<sup>95</sup> Mélodie Roy, *Sirrak*, Sherbrooke, Six Brumes, 2012.

<sup>96</sup> Les livres intitulés « récits » et les courts « romans » sont placés dans la même catégorie. Ils font tous moins de cent pages. Nous regrouperons également les nouvelles et les recueils de nouvelle.

## TABLEAUX 3 à 16

**Œuvres brèves par genres et par éditeur, entre 2001 et 2013**

Source : d'après les données recueillies sur les sites Internet des 14 éditeurs, consultés entre janvier 2013 et juillet 2013.

## 3 – LES ALLUSIFS

Genres	Nombre
Poésie	1
Recueil de nouvelles	12
Polar, roman noir	4
<b>Court roman, récit</b>	<b>22</b>
Conte	1
Récit biographique	1

## 4 – SIX BRUMES

Genres	Nombre
<b>Recueil de nouvelles</b>	<b>10</b>
Novella	9

## 5 – MARCHAND DE FEUILLES

Genres	Nombre
<b>Recueil de nouvelles</b>	<b>17</b>
Pièce ou monologue	1
Correspondance	1
Chronique	2
Miniature	1
Texte illustré	2
Poésie	12
Conte	1

## 6 – LE QUARTANIER

Genres	Nombre
Recueil de nouvelles	16
Carnet	3
<b>Poésie</b>	<b>40</b>
Novella	12
Textes + images	1
Court roman	3
Dialogue	1

## 7 – RODRIGOL

Genres	Nombre
<b>Recueil de nouvelles</b>	<b>9</b>
Portrait	1
Poésie	8
Court roman	1
BD reportage	1

## 8 – SÉMAPHORE

Genres	Nombre
Recueil de nouvelles	2
Poésie	2
<b>Court roman</b>	<b>4</b>

## 9 – MÉMOIRE D'ENCRIER

Genres	Nombre
Recueil de nouvelles	8
<b>Poésie</b>	<b>39</b>
Court roman	2
Chronique	2
Instantané	2

## 10 – POÈTES DE BROUSSE

Genre	Nombre
<b>Poésie</b>	<b>50</b>

## 11 – ÉDITIONS DE LA BAGNOLE

Genres	Nombre
Poésie	1
Textes illustrés	1
<b>Théâtre</b>	<b>2</b>

## 12 – ALTO

Genres	Nombre
<b>Recueil de nouvelles</b>	<b>8</b>
Textes + dessins	5
Court roman	1
Fable	1
Chronique	1

## 13 – LE LÉZARD AMOUREUX

Genre	Nombre
<b>Poésie</b>	<b>25</b>

## 14 – ÉDITIONS DE TA MÈRE

Genres	Nombre
Poésie	2
<b>Recueil de nouvelles</b>	<b>11</b>
Chronique	1
Conte	1
Historiette	1
Court roman	3

## 15 – HÉLIOTROPE

Genres	Nombre
Nouvelle	2
<b>Textes + photos</b>	<b>4</b>
Court roman	2
Aphorisme	1
Novella	1

## 16 – ÉDITIONS LA PEUPLADE

Genres	Nombre
Recueil de nouvelles	3
<b>Poésie</b>	<b>20</b>
Court roman	3

Les œuvres brèves ont donc la part belle dans la production littéraire contemporaine, et plus particulièrement la nouvelle, comme l'avaient déjà remarqué René Audet et Philippe Mottet à propos de la période précédente :

La nouvelle québécoise jouit d'un statut privilégié, tant au sein de la littérature nationale que dans le corpus des œuvres associées à ce genre, toutes littératures confondues, parues au cours des cinquante dernières années. [...] C'est que la nouvelle québécoise a désormais un âge d'or qu'une minimale distance temporelle nous permet aujourd'hui de fixer à la décennie 1985-1995<sup>97</sup>.

René Audet et Philippe Mottet attribuaient cette vitalité, entre autres, « à la fondation de deux maisons d'édition consacrant une large part ou la totalité de leur production éditoriale à la narration brève<sup>98</sup> », soit XYZ éditeur (1985) et L'instant même (1986), ainsi qu'à la création de concours, dont le concours de nouvelles de Radio-Canada, et de nouveaux prix pour le genre bref, tel le prix littéraire Adrienne-Choquette, créé en 1981, qui reconnaît l'excellence du travail d'un auteur de nouvelles. Trente ans plus tard, les données que nous avons amassées montrent la persistance de ce succès dans le temps.

<sup>97</sup> René Audet et Philippe Mottet, « La nouvelle québécoise au tournant du XX<sup>e</sup> siècle », art. cité, p. 9.

<sup>98</sup> René Audet et Philippe Mottet, « La nouvelle québécoise au tournant du XX<sup>e</sup> siècle », art. cité, p. 10.

À la lumière de ces données, il est clair que la nouvelle demeure un genre prisé des auteurs et éditeurs, avec 98 œuvres publiées (24,25 % des œuvres publiées), bien qu'elle cède le premier rang à la poésie qui comptabilise 199 œuvres (près de 50 % de la production brève). Les livres illustrés accompagnés de textes brefs se font surtout remarquer par l'intérêt croissant que leur portent certains éditeurs. Notre corpus en compte quinze (soit près de 4 % de la production), qui ont tous été publiés après 2006 et dont les appellations varient d'une maison à l'autre. Par exemple, Hélio trope les regroupe sous le titre « Beaux livres » (4) tandis qu'Alto les place tous dans sa collection « Rubato », dit les « inclassables<sup>99</sup> » (5). La Bagnole (1), Rodrigol (2), Le Quartanier (1) et Marchand de feuilles (2) proposent aussi quelques livres illustrés. Enfin, il est à noter que trois des quatorze éditeurs publient des « novellas » (0,5 % de la production). Quant au court roman, qui inclut les toujours populaires romans noirs, il compte 41 volumes (11 %). Les collectifs, souvent commandés par l'éditeur lui-même, s'imposent. Notre corpus en contient 26 (6,4 %), qui ont été publiés entre 2001 et 2012. Quelques contes, correspondances, fables, chroniques et instantanés – ces derniers étant des recueils hybrides de lettres, correspondance, histoires et autres – complètent ce corpus. Le bilan des œuvres brèves publiées au fil du temps laisse assurément poindre des tendances.

---

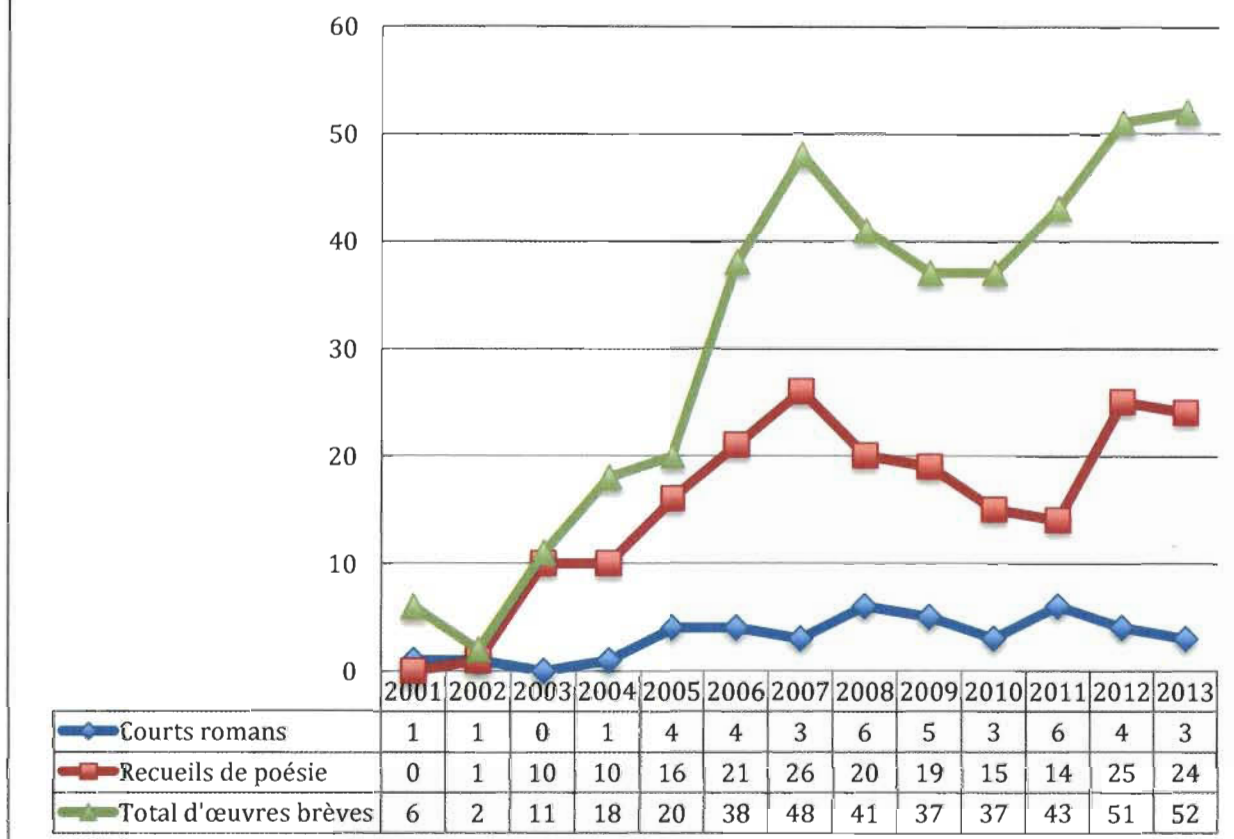
<sup>99</sup> Les éditions Le Quartanier, URL : <http://www.editionsalto.com/livres.php?tri=Rubato> (page consultée le 17 août 2014).

#### **4. Évolution des volumes de publication par genres**

Pour parvenir à comprendre la progression du genre bref dans le temps, il est intéressant de clore par une analyse de la production livresque autant par genres que par année. En fait, il importe de répondre à la question suivante, qui non seulement confirmera ou infirmera notre hypothèse de départ d'un foisonnement des titres brefs, mais qui permettra d'ajouter une dimension quantitative à notre corpus : le nombre d'œuvres brèves publiées augmente-t-il année après année ? C'est à l'aide d'un graphique à lignes que nous placerons les différents chiffres recensés en perspective, avec l'intention, à l'étape suivante, d'en faire ressortir le taux de croissance annuel, ou si l'on préfère, le taux d'évolution.



**TABEAU 17 – NOMBRE DE RECUEILS DE POÉSIE ET DE COURTS ROMANS PUBLIÉS PAR ANNÉE**



Source : d'après les données recueillies sur les sites Internet des 14 éditeurs, consultés entre janvier 2013 et juillet 2013.

Si l'année 2002 brise la progression en offrant à lire quatre œuvres brèves de moins que l'année précédente, tous genres brefs confondus, toutes les autres années jusqu'en 2007 sont en progression. De 2002 à 2003, les livres brefs ont accru leur présence sur les tablettes des libraires de 45 %. Quant aux années suivantes, elles voient une augmentation de 63,6 % entre 2003 et 2004, de 11,1 % entre 2004-2005, de 90 % entre 2005-2006 et de 26,3 % entre 2006-2007. Les deux années qui suivent sont par contre à la baisse : sept livres brefs de moins en 2008, puis encore quatre de moins en 2009. Les trois dernières années de notre analyse, soit 2011, 2012 et 2013, voient un

retour à la hausse, avec une production enrichie de 18,6 % puis de 2 %. L'observation globale donne à voir de nombreux allers-retours, mais tout de même une hausse marquée du bref. Les recueils de poésie sont passés de zéro en 2001 à vingt-quatre en 2013. Du côté du court roman, le nombre de publications annuelles est quasi stable, avec un titre en 2001 et trois en 2013. Nous avons tout de même repéré deux sommets de six livres pour les années 2008 et 2011. Il importe toutefois de nuancer ces conclusions qui pointent vers la hausse du bref chez nos quatorze éditeurs. Cette hausse est aussi liée à l'augmentation du rythme de publication, à l'apparition de nouvelles maisons d'édition qui se consacrent au bref, tout comme au développement des maisons plus anciennes, créées au tout début de notre période d'analyse. Pour mieux saisir la courbe de croissance des livres observés, voici les taux de croissance des courts romans, des recueils de poésie ainsi que le taux global des œuvres brèves :

**TABLEAU 18**

**Taux de croissance (%) des courts romans, des recueils de poésie et des œuvres brèves en général, de 2001 à 2013**

Année	Courts romans	Recueils de poésie	Œuvres brèves
2001	—	—	—
2002	0	100	- 66,7
2003	100	900	450
2004	100	0	63,6
2005	300	60	11,1
2006	0	31,3	90
2007	- 25	31,3	26,3
2008	100	- 23,1	-14,6
2009	- 16,7	- 5	- 9,75
2010	- 40	-21,1	0
2011	100	- 6,7	16,2
2012	- 33,3	78,7	18,6
2013	- 25	- 4	2

**Source : d'après les données recueillies sur les sites Internet des 14 éditeurs , consultés entre janvier 2013 et juillet 2013.**

Une observation plus spécifique par genres montre deux profils similaires quant à la courbe de croissance : dans les deux cas, cette courbe n'a pas de constance. Il demeure donc difficile, sinon impossible, de donner une interprétation juste de ces pourcentages, outre qu'il n'y a pas de croissance continue de la publication de ces livres, une année après l'autre. Cependant, les courts romans restent édités en petit nombre. En

effet, 41 romans courts ont été publiés au cours des treize années couvertes par notre étude. Ce genre ne compte toujours pas parmi les plus populaires. Reste à voir si ce sont les auteurs ou les éditeurs qui lui tournent le dos<sup>100</sup>. L'évolution de la publication des recueils de poésie, quant à elle, est représentative de celle du genre bref en général avec une progression jusqu'en 2007, une chute entre 2008 et 2011, puis une remontée. Le contexte économique difficile de l'année 2008 a manifestement entravé la production de livres. Une douce relance est à l'œuvre depuis 2011, du moins pour ce qui concerne les œuvres brèves des quatorze éditeurs que nous avons ciblés.

---

<sup>100</sup> Tout de suite après la poésie, le genre bref qui prend le plus de place est la nouvelle, seule ou en recueil. Il aurait été tout à fait intéressant d'inclure ce genre à notre graphique, mais cela nous a été impossible car, avant que nous ne puissions achever notre étude, plusieurs éditeurs, dont Les Allusifs, ont refondu la présentation de leur site et élagué leurs catalogues. De ce fait, nous ne disposions plus des données nécessaires au comptage des nouvelles et même au décompte de la production générale de chaque éditeur, année après année.

***SECS COMME DES RAISINS***

## 0 À 5 JOURS

Je n'ai rien fait de mal. Je vous en conjure, docteur, croyez-moi. Je n'ai rien fait. Ce sont mes seins. Ils sont secs comme des raisins. Comme ceux qu'on a déshydratés. Je suis là à me justifier, et pourtant, le pédiatre n'a rien dit. Il ausculte la bête, silencieusement ; ses mains, le creux de ses coudes, sa tête. Il place ses jambes en grenouille et appuie avec ses pouces sur l'intérieur de ses cuisses. L'enfant n'aime pas du tout. Et de temps à autre, il jette un œil. Il est au courant du dossier. Je sens un malaise. Renaud aussi. Je sais, car il a son regard hagard de chien errant, déstabilisé devant l'inconnu, avalé par la peur de ne pas faire bien, de se faire coller une étiquette :

Mauvais papa

Mauvaise maman

Mauvais parents

Pauvre enfant.

La voix du pédiatre me ramène à la surface. On peut rhabiller le petit, maintenant.

— Installez-le dans son siège, ordonne le pédiatre sans le vouloir.

Son ton est sec, c'est ainsi. Il n'a pas que nous à scruter. Mal placés pour discuter, on cale l'enfant presto dans son siège. On dirait qu'il sourit. Le siège est conforme, il le confirme. On s'en doutait bien, mais impossible de quitter l'hôpital sans signature. Plus de trois heures d'attente pour dix petites minutes, un papier rose et deux conseils :

— Soyez prudents sur la route.

— N’abandonnez surtout pas l’allaitement.

Bon sang ! Le discours sectaire du personnel surprend.

— Allaitiez madame. Le lait maternisé est fortement déconseillé, affirme une infirmière.

— Allaitiez madame. Le lait maternisé est mauvais pour la santé, renchérit une autre.

J’ai été nourrie de lait en poudre. Et je vais bien, il me semble.

— Partons d’ici, dis-je, étouffée par la rigidité du système. J’en ai assez. De quel droit vient-on égratigner la bulle de mon bonheur ?

L’enfant est si beau, il va si bien. Enfin, il va mieux. La canicule a eu raison de lui. Oli a eu trop chaud, il n’a pas assez bu. Deux jours aux soins intensifs pour poupons. J’ai eu la peur de ma vie. Prises de sang multiples dans son petit bras, installation d’un cathéter au centre de son front, deux nuits loin de moi, avec des gens que je ne connaissais pas. Je ne sais pas allaiter. Je suis la cause de ton malaise. Mes seins sont secs.

— Ça ne se peut pas, que je me répète, allaiter, c’est naturel. Toutes les femmes le disent.

Je suis prise en charge par le système. Il ne faudrait surtout pas que j’abandonne. Les spécialistes de la « chose » défilent dans ma chambre. On ne m’avait jamais autant tripoté les seins. Ou plutôt, jamais une femme ne m’avait tripoté les seins. Ma mère, dont le lait maternisé lui a donné l’indépendance, reste figée en voyant ce cirque.

— Ferme ta bouche, maman, la suppliais-je dans ma tête.

Je n’aurais pas pensé qu’en accouchant, j’aurais perdu ma pudeur.

— Madame Desjardins, je vous présente Karine, une stagiaire. Cela vous dérange-t-il si elle observe pendant que je vous palpe ?

— Non, bien sûr que non, dis-je, complètement détachée de mon corps. Et je réalise :

Je réalise que j'ai dit non deux fois quand une seule aurait suffi. Au même instant, deux autres infirmières pénètrent dans la chambre. Je sers maintenant d'exemple. On aura tout vu.

— Prenez votre sein comme ceci, et la tête de bébé comme cela...

— Non, madame, non. Vous n'y êtes pas ! Allez, on essaie encore.

— Karine, vous avez vu ? La bouche ne prenait pas le mamelon assez large.

— Madame, votre bébé est paresseux.

— Paresseux, mais enfin !

Bordel que je suis fatiguée. Et entre chaque séance de formation, je dois tirer mon lait. Plus j'en tire, plus j'en produirai. J'y crois. Je pose ce geste à toutes les deux heures, avec ténacité et rigueur. Entre-temps, je mange avec appétit en pensant déjà à la composition de mon prochain repas. Au réveil : un yogourt, un bol de céréales, un autre yogourt, une rôtie mollassonne, un jus d'orange, deux litres d'eau. Je n'ai jamais aimé dîner, mais j'engloutis mon cabaret de onze heures quarante en moins de deux. Un jour, c'est un vol-au-vent accompagné de fèves vertes trop bouillies, d'une soupe claire, d'un pouding au caramel, d'un sachet de biscuits de thé et d'un jus de pomme. Et pour le souper : crème de tomate, macaroni au fromage, macédoine, tranche de pain de blé, salade de fruits en conserve, biscuits de thé et jus de raisin. Je dors peu, fais mes exercices, collationne souvent. De la glace sur mes seins, stimule le gauche, stimule le droit, une main de Dieu sur ma vulve, une expression qui ne sortira jamais de l'étage des naissances. C'est un gant rempli d'eau glacée, un baume digne des cieux. Une invention vieille comme Dieu qui guérit le corps et stigmatise la femme à jamais. J'entretiens ma



visite, aussi. Je fais ma toilette du mieux que je peux. Pour me sentir belle, on repassera. Un ventre dégonflé, c'est difficile à camoufler. Sans parler des cernes mauves sous mes yeux et d'un visage enflé de fatigue. Bref, je n'arrête jamais, et malheureusement, je ne réalise rien de grand. C'est déjà le temps d'un tête-à-tête avec le tire-lait électrique. Et pour ce que cela donne : même pas deux onces de lait coulées de mes deux seins. La source se tarit plutôt que de se gorger. Suis-je en train de m'obstiner ?

Nous voilà à la maison. Elle sent bon. Notre ménagère est passée juste avant notre arrivée. Le soleil illumine le rez-de-chaussée. Le plancher brille. Je fais faire le tour du propriétaire à Oli. Il a cinq jours, il ne voit rien, mais cela m'importe peu. Je lui présente tout quand même. C'est plus fort que moi : sa chambre, son lit de bébé, son cheval de bois acheté dans une vente de débarras, ses lampes neuves, sa toile, ses couvertures, ses pyjamas, sa table à langer, le Salinex. Bon. Le Salinex, qu'est-ce que je suis en train de faire ? Je me ressaisis un peu... et je poursuis mon grand tour : la salle de bain principale, le bureau, la chambre, mon côté de lit, le côté de lit de Renaud, l'immense garde-robe qu'il m'a construite.

— Toutes mes amies en veulent une pareille, je lui susurre à l'oreille en descendant.

— Voici ton parc. Tu veux l'essayer ?, lui dis-je la voix pleine d'amour.

Sans attendre, je l'y dépose. Au bout d'une minute tout juste, il pleure. De petits pleurs me percent les tympans et démarrent sans permission la production de lait.

— Très chic. Me voilà impuissante devant ma biologie.

En plus, je n'ai même pas eu le temps d'aller faire pipi. L'envie me tenaille depuis plus d'une heure. Des jurons me viennent à la tête. Je respire un grand coup, prends l'enfant et m'assoie sur le divan. Je me sens survoltée, comme si j'allais éclater.

Renaud vide la voiture. Il se dépêche tant, qu'il bute contre un soulier. On dirait qu'on est pressés. Pourtant, on n'a rien de prévu. Personne ne sait qu'on est rentrés. C'est voulu. On ouvre doucement la porte coulissante, qui donne sur la cours. L'air est chaud et bon. On regarde tout autour de nous.

— Comme il fait bon d'être de retour, lançons-nous, presque en symbiose.

Et la contemplation se poursuit.

— Notre maison est si belle.

Ce moment de grâce s'éteint au retentissement d'une sonnerie. On regarde la porte avec appréhension. Je rumine. Renaud a les yeux ronds d'interrogation. On a une soudaine envie de faire semblant d'être absents. Cela nous est déjà arrivé. Sans même avoir le temps de décider si on est là ou non, ils entrent.

— Bonjour, bonjour !

Ce sont les beaux-parents, valises à la main.

— Ha ! Le beau bébé, le beau bébé, le beau bébé !

On lui fait la bise. À Renaud aussi, mais pas à moi. On ne me voit plus, obnubilés par l'enfant miraculeux. C'est ce qu'ils disent de l'enfant : il est un miracle, silencieusement habités par la peur de ne jamais devenir grands-parents. Ils l'associent à la divinité. Sa conception est cependant bien classique, il faut me croire, elle repose sur des années de pratique.

Je ne peux m'empêcher de fixer leurs valises. Petite panique. Est-ce moi qui les ai invités ? Je ne me souviens plus. Renaud, peut-être ? Je serais étonnée. Il y a tant à faire.

Aller à l'épicerie

Préparer le souper

Stériliser les biberons

S'adapter à la présence de bébé

Reprendre les heures de sommeil perdues à partager un étage avec des inconnus

— Je me sens coincée !, je crache d'un coup, bête comme mes pieds.

Merde ! Je pensais avoir récité ces angoisses dans ma tête. Renaud reprend aussitôt les clés de la voiture. J'entends le vrombissement du moteur et réalise que je n'ai pas encore fait pipi. Et je suis là, seule, avec beau-papa, belle-maman. Et leurs valises.

Voilà que le bébé n'est plus dans mes bras. Tourbillon. Je n'ai rien vu, on ne m'a rien demandé. Grand-maman Pauline étreint Oli jusqu'à possession. Comme si l'enfant était son joujou juste à elle, un désennui humain, un loisir à mettre au calepin. En général, Pauline souffre d'ennui. Pour tuer le temps, elle boit son demi de fuite tous les soirs, bien tranquillement, à la cadence d'un verre avant de manger, de trois au repas et du dernier au dessert. Sa consommation augmente quand elle reçoit, comme si le fait d'être plus nombreux embrouillait son débit. Au cours de ces soirées, elle s'agglutine au comptoir, dos à la table, et en cale un ou deux. Ce qui est triste, ce n'est pas tant de la voir boire le dos tourné, que de penser que personne ne la voit. Ce défaut qui s'oublie vite au matin rend sa personnalité de jour encore plus attrayante. C'est une dame de bonnes manières, riche, cultivée, pleine d'humour et d'une beauté singulière. Mais elle est incapable d'apprécier ce qu'elle a.

— J'ai la certitude qu'on ne verra cet enfant qu'une fois tous les jamais !

C'est le genre de commentaire qu'elle glisse ici et là : anodin au premier abord, mais combien blessant quand on s'y attarde. Je regarde Pauline, complètement sous le charme

de bébé, faisant des gags gougous en modulant sa voix. Et je me souviens d'un autre commentaire doux-amer qu'elle avait spontanément lancé.

— On a rencontré des grands-parents lors d'un souper. Ils avaient l'air tellement abrutis avec leurs histoires de petits canards encore incapables de formuler une phrase.

Cette réaction camouflait tout autant d'envie que d'incompréhension. Quand je lui ai annoncé ma grossesse, sa joie avait été difficile à dissimuler. Pas parce que j'étais enceinte. Mais parce que Renaud allait avoir un enfant, comme Pauline disait à tout coup.

Je sors aussitôt de mes rêveries, toujours tenaillée par mon envie d'uriner. Pauline semble comblée. Elle dégage même une certaine sérénité, un sentiment qu'on associe peu à sa personne. C'est le moment d'y aller. Vite, direction salle de bain. Trop tard, le téléphone sonne. Cette fois, ce sont mes parents. Ils veulent passer.

— Bien sûr. Quand vous voulez.

— On ne restera pas longtemps, disent-ils.

Je raccroche. Où m'en allais-je ? Ha !, oui, à la salle de bain. Je marche d'un pas ferme.

Je m'arrête sec quand j'entends :

— Le petit pleure, je suis certain qu'il a faim.

— Merci Pauline, une chance que tu es là, je mâchouille entre mes dents.

Ce serait difficile de ne pas entendre. Même si j'étais sourde, mon corps m'avertirait. L'enfant pleure, j'ai une montée de lait. Deux cercles mouillés transpercent mon soutien-gorge et viennent orner mon chandail. De se montrer aussi gracieuse se révèle embarrassant. Les seins coulants, les cheveux condamnés à être lavés, des heures sans me brosser les dents. Toucher mon visage et me rappeler que je ne l'ai pas nettoyé, que

mon rituel d'appliquer mes petites crèmes a cessé. Une seconde de regret. Un soupir. Et c'est reparti.

— Tu as faim, mon coco. Montons à la chambre, je lui chuchote tendrement.

J'agrippe une petite couverture au passage. Beau-papa Bo m'accompagne systématiquement. Bo, ce n'est pas son vrai nom. On l'a surnommé ainsi parce qu'on a tôt fait d'admirer sa beauté. C'est à sa grande sœur Yvette qu'il doit ce sobriquet. C'était beaucoup plus éloquent que Jean-Paul. En contrepartie, Yvette, elle, est restée Yvette, même si elle rêvait de s'appeler Rosa.

Grand-papa Bo est un enfant abandonné. Il a une cicatrice au cœur qui ne guérit pas. Il a bandé sa blessure en étudiant longtemps. Les mots sont un baume pour l'âme, croit-il. Depuis, il enseigne la littérature, alors qu'il déteste cela. Pour compenser, il écrit de nombreux romans, résolument poétiques, de réelles œuvres d'art. D'apercevoir le minois de l'enfant a rouvert sa plaie. Il le porte à la chambre comme si c'était le sien. La position de ses bras, de son corps aussi, tout repliés sur Oli trahit sa fragilité. Je lui jette un oeil sans m'attarder, rappelée à mon devoir d'allaitement. C'est une première à la maison. Je ne sais pas par où commencer. J'ai l'impression d'être éparpillée.

— Où sont les serviettes ? Celles que je dois humidifier à l'eau fraîche pour t'empêcher de dormir le mamelon en bouche.

— On me l'a conseillé. C'est « la » chose à faire. Et mon coussin d'allaitement, et la table d'appoint. Celle qu'on a achetée exprès.

L'enfant pleure plus fort. J'essaie de penser plus vite. Impossible. Plus il s'impatiente, plus je tourne en rond. Je suis perdue dans ma propre maison. Vais-je m'asseoir, nom de

Dieu ! J'invoque l'être suprême maintenant. Il ne manquait plus que cela. Je déroge à mon principe anthropologique de pratiquer le culte du mort. Décidément, la maternité me monte à la tête. Le sang qui coule dans mes veines est-il bien le mien ? Je suis contaminée par ta matière, ma tendre poussière.

Pauline me sort de mon marasme. Depuis cinq minutes, elle est là à me regarder. Moi qui pensais tourner en rond. J'étais figée.

— As-tu besoin de quelque chose ?, me demande Pauline avec compassion.

— Je ne sais plus où j'ai mis les débarbouillettes, ni mon coussin d'allaitement, ni la petite table.

Je m'assois enfin. À quel sein étais-je rendue ? Le gauche ? Le droit ? Le droit. J'ouvre ma brassière, sans penser à mon beau-père.

— Donne-moi ta bouche bien large mon trésor. On est rodés. On a travaillé fort !

Telle une apprenante modèle, je m'applique. Je forme un grand V entre mon pouce et mon index, j'agrippe le cou de bébé, prends mon sein de l'autre main, et vlan ! J'engloutis le bout de mon sein dans la bouche de bébé. Échec !

— Pourquoi tu pinces les lèvres ? T'as faim ou quoi ?

Oli se remet à pleurer. Être si petit et faire tant de bruit. Quand il l'entend, beau-papa se remet à bouger. J'avais oublié de dire : il était figé lui aussi. Beau spectacle, je dois l'avouer. J'ai le buste si gonflé, on jurerait du matériel emprunté. Bo s'approche pour replacer l'enfant.

— Je te remercie, c'est généreux, dis-je d'un ton tranchant.

Indifférent, il s'approche encore. Je me crispe. Je voudrais former un écran à l'aide de mes mains. Mais elles sont pleines. Belle-maman arrive. Je suis si heureuse de la voir. Je n'avais jamais pensé cela avant.

— Viens, chéri, on va les laisser, lui impose Pauline.

Il insiste, entêté. Belle-maman aussi. Elle répète. Il abdique. Pas trop tôt, je m'impatientais. Je soupire : « On est enfin seuls ». Je recommence. Étape par étape. Le pouce et l'index. La tête, le mamelon, ça alors, ça y est ! Il boit. Une gorgée, et encore une autre. Ce n'est pas vrai ! Déjà, il dort. Qu'est-ce que je dois faire encore ?

— Te chatouiller. Giligili.

Rien. La débarbouillette, oui, la débarbouillette. Je la passe sur le petit bras. Il n'aime pas. Ce n'est pas qu'Oli me l'ait dit, mais je sais, à le voir se tortiller comme si une crampe assaillait son abdomen. On se connaît déjà. C'est en raison du lien mère allaitante-enfant, mère haletante-enfant. L'enfant reprend la tétée, jusqu'à satiété. Un autre boire de terminé. J'ai les épaules en feu, le dos en bouilli, mais la petite souris est déjà repartie, les yeux clos, le ventre gros. Je rattache mon soutien-gorge, monte la bretelle de ma camisole. J'arrive à le faire d'une seule main. Je trouve que j'ai du talent. Je me lève doucement, direction salle de bain.

— Cette fois-ci, c'est la bonne, je le sens !

J'atteins la cuve, baisse mon pantalon. Toujours d'une seule main. Je réussis enfin. Quel instant divin ! Que je sanctifierais un des plus anodins moments de la journée. Si on me voyait : assise sur la cuvette, avec l'enfant dans une couverture. En ce jour de première, je ne savais pas encore que pisser corps à corps allait devenir un refrain, ron ron petit patapon, je monte bobettes et pantalon, d'une main ; d'un élan, je me dandine, les hanches d'un côté et puis de l'autre, je me sens ridicule, et comme si ce n'était pas assez,

mon beau-père vient d'entrer. Insistant, il prend l'enfant en oubliant que celui-ci a une maman. Il n'a pas entendu quand j'ai dit :

— Sors d'ici !

Mais il a perçu l'enfant quand ce dernier a lancé un petit cri. Bo le salvateur, le grand, le protecteur de la petite enfance. Je suis pantoise et dépassée d'avoir été surprise à moitié nue, dans ma salle de bain, alors que la porte était pourtant fermée. La mascarade se continue. Au tour de belle-maman de se pointer le nez.

La tête basse, la main sur la poignée, fermant à moitié la porte, un peu gênée :

— Prends ton temps, on redescend.

— C'est bien aimable de ta part. Qu'en est-il donc de la mienne ?

Ce n'était pas ce dont j'avais envie. Je ne voulais pas partager ce moment, en tout cas, pas avec l'autre, le grand-père. J'étouffe, je pousserais un cri. Je contourne la censure en me mettant à chanter *Dans les yeux d'Émilie*, de Joe Dassin. Coup de théâtre ! Je chante à tue-tête la bouche fermée. Que je suis bête et bonne à rien, même plus foutue de me faire remarquer. À me voir l'air, on m'interpelle :

— Es-tu certaine que tout va bien ?, interroge belle-maman.

Ma bouche dit oui, ma tête fait non, ce qui met fin à la période de questions.

On change de registre très rapidement, surpris par un bruit de loquet. C'est Renaud !

— Comme je suis heureuse que ce soit toi, je lui lance en lui tendant les bras.

Réceptif à souhait, il me tend un paquet. « Ça roule Raoul », comme dit souvent mon père. Une formule qu'il aime bien puisqu'elle tient à son prénom. Sans se parler, ils s'activent. Vide un sac, puis deux, puis trois.

— Qu'est-ce qu'on mange pour le souper ?



— Des grillades, me répond Renaud. C'est facile à préparer. Comme nous sommes à court, c'est la solution que j'ai trouvée.

Je trouve Renaud génial. Il a composé un menu sur le vif, à l'impromptu, le cerveau à demi perdu dans le brouillard. Ce ne sera pas aussi grandiose qu'un repas chez Pauline, c'est certain. La cuisine de Pauline est digne de celle des grands chefs. Elle reçoit chaque fois ses invités avec un repas de quatre services, mitonné dans l'amour, pensé à l'avance, structuré, coloré, inventif. On le sent, on le goûte, c'est absolument divin. Chaque fois que quelqu'un ouvre la bouche, elle imagine le pire :

— Ce n'est pas assez cuit, Sophie, je le savais.

Avant, quand je la connaissais moins, je tentais de la rassurer.

— Mais non Pauline, c'est vraiment délicieux. Et la présentation de l'assiette est sublime. Je ne saurai jamais cuisiner comme vous.

Maintenant, je me contente de faire un léger signe de tête, très poli, qui peut vouloir dire des tonnes de choses. Les invités ont à peine le temps de goûter que Pauline souffre déjà de demi-syncope nerveuse, d'affreuses palpitations et de douleurs à l'estomac. Elle s'esquive à chaque fois, laissant la maisonnée finir de déguster ses repas fins sans elle. Quand elle se lève le lendemain matin, elle a tout oublié. Son sourire est resplendissant. Elle est heureuse de voir les membres de sa famille affairés à garnir la table du petit-déjeuner. Renaud ne ressemble en rien à Pauline. Il ne sait pas s'en faire autant avec de petites choses. Sa cuisine est plutôt ordinaire, mais il ne quitte jamais la table le premier, ni ivre, ni malade.

Ainsi, Sophie et Renaud retournent au salon.

On marche l'un derrière l'autre, Renaud devant, moi derrière, quand soudain une maladresse fait basculer les événements. Renaud, qui se presse depuis des jours, ne sait déjà plus prendre son temps. Sans faire attention, le pas franc, il trébuche.

— Qu'est-ce que c'est ?

Je tente de lui répondre à l'aide de mes regards. Fixant les valises, et puis les parents, encore les valises et puis les parents. Il a saisi, c'est évident. Sa gestuelle le trahit. Il hoche la tête en signe de mécontentement. Je replace la valise et lui frôle la main. Il revient à lui, mais il est trop tard. Le mal est fait. Il le sait. Le visage en déconfiture de ses parents.

Il enchaîne, maladroit.

— Une bière ? Un verre de vin ?

— C'est l'heure de l'apéro, dis-je d'une fausse intonation enjouée.

— Déjà !, lance Renaud en essayant de se rattraper.

Bel essai !

Il se reprend.

— C'est comme si j'avais perdu la notion du temps.

Ses traits tirés disent la même chose que lui. Sur ces mots, on se remet tous à respirer.

Une bière pour beau-papa, un verre de blanc pour belle-maman, un verre d'eau pour moi. J'allaiter, du moins, j'essaie. Une bière pour le papa.

Un ange passe.

On frappe. Ce sont mes parents.

— Comme je suis heureuse de vous voir !, je m'exclame.

Ils m'embrassent et me serrent fort. Ces accolades me font du bien.

— Allo, allo, disent-ils en chœur et en chuchotant, soucieux de ne pas réveiller le petit.

— Dort-il ?, demande Marie, ma mère.

La voix de ma mère me ramène à ma petite-enfance, assise sur ses genoux, affairée à apprendre des chansonnettes. Ma mère a toujours eu le ventre et le verbe maternels. On ne peut en dire autant de Pauline. Pas que ce soit bien ou mal. C'est vrai que le médecin qui avait accouché Pauline à son deuxième enfant l'avait fait n'importe comment. Rien pour donner l'envie de recommencer. Marie, de son côté, n'aurait pas existé sans enfants. Ou, du moins, elle n'aurait pas cru au sens de son existence. Pour faire son bonheur, elle n'en désirait pas qu'un seul, mais au moins trois. Et mon père, il en pensait quoi ?

— Ça va pour trois, mais pas plus.

Sauf que dans les pensées de ma mère, vivre avec des enfants était beaucoup plus aisé que dans la réalité. C'est peut-être simplement dû au fait d'en avoir eu trois d'affilée avec un homme trop souvent parti. Après mon arrivée et celle de mes deux sœurs, ma mère s'est mise à renoncer : à sa carrière, à sa ville préférée, à sa vie juste à elle, pour élever ses enfants dans le bonheur.

— Bonjour Pauline, comment allez-vous ?, dit Marie posée et souriante.

Sans attendre la réponse de Pauline, elle poursuit :

— Qu'il est beau cet enfant, c'est rare qu'un bébé naissant ait la peau si belle.

Et ça continue de plus belle.

— Il fait tellement chaud, c'est insupportable. Sophie, assure-toi que le petit boive bien, puis, il est beaucoup trop vêtu, pauvre enfant !

Ma mère ne fait pas la conversation, elle parle, tout court.

— J'aimerais bien le prendre, me dit-elle, tout bas dans le creux de l'oreille.

Je fais mine de rien et prends ma mère par la main.

— Viens le voir de plus près, maman, il dort si bien.

Quand ma mère l'aperçoit, d'un geste naturel, elle lui tend les bras. Si je pouvais imiter Bo. Se calant dans sa chaise, collant l'enfant sur son abdomen rebondi. Quel malaise ! Il le retient, possessif, contrôlant, déplacé, et au-delà de tout, inquiet de le perdre.

— Chacun son tour, dis-je d'un ton sec.

C'est sorti tout seul. Je n'y pouvais rien. Un autre faux pas, une autre bêtise. Renaud arrive à ma rescousse, prend doucement l'enfant, sans dire un mot, le porte fièrement vers ma mère. Pauline se lève d'un bond.

— Allons-y tranquillement, s'empresse-t-elle de dire.

On essaie de recoller les morceaux.

— Pardonnez-nous, notre tête n'est pas alignée avec nos pensées.

Cela ne suffit pas à les convaincre. Leur idée est faite. Ils souhaitent partir. Pauline fait la bise sur le front de l'enfant. Il n'en suffit pas d'aussi peu pour Bo. Il arrache bébé des bras de Marie, marche avec lui jusqu'à la porte en lui bécotant le minois. Hésitant, il redonne enfin l'enfant à Renaud en échange de ses valises.

— Merci pour tout, disent-ils ensemble.

— À bientôt.

— À bientôt.

Une lourde tristesse envahit la maison. Ils ont embrassé l'enfant comme on embrasse les morts juste avant de les enterrer. C'est peut-être ma tête qui est mal vissée. Je ne comprends rien à cette ivresse.

Mes parents sont au salon, absorbés par la petitesse du nouveau-né.

— Voulez-vous souper avec nous ?, offre Renaud.

— Non, on va vous laisser, répond ma mère.

— Restez, on a tout.

— C'est gentil, mais on a dégelé des crevettes. On ne veut pas les perdre, s'empresse de répondre mon père.

Il a maintenant l'esprit calculateur. Des relents d'une retraite prématurée. Il était psychiatre, il est maintenant atteint de Parkinson. Quelle ironie du sort de savoir sa tête atteinte. Il s'est retrouvé à son tour sur le banc des sujets de recherche, étudié à la loupe par des collègues. Mon père aura passé sa vie à chercher la solution aux failles du cerveau humain. Fort possiblement pour essayer de recoller le sien. Impuissant d'avoir été nommé Raoul par sa propre mère après la mort prématurée de son frère. Se faire offrir un prénom usé, c'est comme se faire dire qu'on sera moins aimé. Un châtiment bien sévère pour qui n'avait encore rien fait. À l'époque, ce geste d'une mère meurtrie avait semé l'émoi au village.

— Donner à un nouveau-né le prénom de son défunt frère, Bon Dieu, ayez pitié de son âme !, disaient les paroissiens, peïnés, mais surtout outrés de savoir que la tête de sa mère était cassée.

Pour sa défense, son père l'avait toujours appelé Junior, le baptisant ainsi d'un prénom juste à lui.

Avant de savoir cette histoire, j'avais l'habitude de déclarer, en attendant que Renaud approuve :

— J'ai toujours aimé ce prénom.

Mais non, rien. Renaud ne répondait pas. Un silence qu'on devait déchiffrer équivalait à un « non ». Renaud, lui, préférait le prénom de son grand-père paternel, Arthur. Pas moi. Nous avons dû abandonner nos noms de rêve, pour au final, sans trop discuter, opter pour Oli. Je n'avais pas réussi à le convaincre. Ce n'était pas la première fois. Quand Renaud dit non, c'est non. Souvent, il ne sait même pas pourquoi. Il refuse, réfute, rejette, s'objecte, désapprouve avec aisance. C'est comme un réflexe. Pour refuser d'appeler mon fils Arthur, j'avais mes raisons. Une, entre autres, était de ne pas aimer un garçon qui porte ce prénom. Ne pas aimer mon fils en raison de son prénom était hors de question.

Quand j'avais daigné lui demander :

— Pourquoi tu n'aimes pas le prénom Raoul ?

Il avait répondu en faisant volte-face. Efficace pour tuer la conversation ! Ce brandon de discorde s'était éteint avec l'aveu du poids que devait porter mon père.

De retour au salon, après la réplique des crevettes congelées, dégelées, prêtes à manger, j'aperçois mon père, debout et statique. Silencieux comme une ombre, il observe. Que veut dire ce regard derrière ses lunettes à double foyer ? Je me sens suranalysée. Comme quand j'avais huit ans. Peut-être me trouve-t-il trop protectrice ? Ou négligente ?

Sans leur consentement, Raoul soumet tout le monde à un examen. Une technique incertaine qu'il perçoit comme éprouvée. Il l'applique avec tous les gens qu'il croise sur son chemin. Comme la fois où un voisin était venu jouer avec moi. Un garçon d'une année mon aîné dont la violence des jeux avait vite fait d'inquiéter mon père. En bon gardien, il avait renvoyé l'enfant chez lui, sous prétexte qu'il était trop vieux pour moi.

— Trop vieux ?

— Il a à peine un an de plus que moi !

Déjà forte en mathématiques, je ne comprenais rien à ce calcul. À l'époque, je n'avais pas trouvé si mal qu'il essaie à plusieurs reprises de me tenir la tête au fond du carré de sable, la bouche et le nez bien enfoncés dans la substance. Mon père avait catégorisé le garçon comme : PAS DIGNE DE JOUER AVEC MA FILLE. Point final.

Mon père était habité d'une fougue certaine, possédait une intelligence supérieure à la moyenne et un sens de l'humour juste, qui poussait toujours au rire et non au grincement de dents. Tous les jours, il devait définir, cadrer, conceptualiser, poser des hypothèses, chercher de la documentation, analyser des résultats et formuler des constats devant des spécialistes, des entrepreneurs et d'autres personnes plus importantes que sa famille, à Boston, Cambridge, Montréal, Paris, Genève, Melbourne et Sherbrooke, pendant que ma mère gérait le foyer avec tendresse et dévouement, droiture et acharnement. Elle jouait par terre avec nous, bricolait, faisait des gâteaux. Tous les jours, c'était la fête, même quand on était malades.

— Elle a tout abandonné pour sa famille. Jamais je ne ferai cela, pensais-je, en me remémorant un épisode de ma jeunesse. La fois où ma plus jeune soeur avait menti au visage de mère. Elle s'était lancée dans une logorrhée de trois heures sur l'importance de dire la vérité. Son monologue avait glissé sur la confiance, l'insulte, la politesse, le reniement, la blessure, le christianisme, son père. Juste avant de s'étouffer avec sa propre salive, ma mère avait même convié les astres. Ce moment-choc sur la transmission des valeurs demeure gravé à jamais dans ma mémoire.

— J'aimerais pouvoir marquer l'ADN de mon fils avec autant d'amour, pensais-je.

Pendant que ma mère monologue, mon père est penché au-dessus de l'enfant.

— Assis-toi, papa, tu seras plus confortable, dis-je, maintenant soucieuse de son bien.

— Non, merci ma grande. Nous y allons. On ne voudrait pas déranger.

À force de ne pas vouloir déranger, l'effet contraire se produit. Mon père et moi souffrons de polarisation. Mon père est à un bout, moi à l'autre. Dans les soupers de famille, ma mère prétend pourtant qu'on se ressemble étrangement. Mais je nie toute ressemblance tant j'en veux à mon père de m'avoir fait passer ma vie sur la scène d'un théâtre expérimental, à personnifier le sujet d'étude.

— Que cherches-tu encore papa chéri, à l'extérieur de ton laboratoire, dans la tête de ma petite souris, encore trop neuve pour te procurer lagloire ?

Sans le vouloir, tu nous donnes des munitions, de quoi riposter à une agression pendant nos soupers familiaux. Mes sœurs et moi chargeons nos armes sophistiquées de manifestations psycho pop tarte à la crème que, sans savoir, tu nous as enseignées, desquelles sans le vouloir on a hérité.

Les grands-parents partent au bout d'une heure. Je peux enfin respirer. On est enfin seuls tous les trois. On souffle sans s'arrêter. Je prépare des papillotes de légumes du mieux que je peux avec mon bébé bien réveillé dans les bras. Il fait sans cesse des sons que je n'ai jamais entendus avant. On dirait un chat, petite bête que je n'aime pas, mais il est mon chat à moi. Il peut bien s'exprimer ainsi s'il le veut. Bon, voilà que je me cherche encore.

— Où est la chaise vibrante, celle qui fait dormir tous les enfants ?



Évidence ! Elle est juste devant moi. Tout juste déposé, mon enfant se remet à pleurer. Je le reprends dans la seconde. Je souffre d'un manque de confiance généralisé.

— Allez !

Il ne manquait plus que cela. Je m'encourage maintenant ! Tentative numéro 2. Il ne bronche pas, tout va bien. Renaud me regarde du coin de l'œil en préparant des grignotines pour nous faire tenir.

Je m'attaque à la salade.

— Un repas sans salade n'en est pas un.

— Même si c'est long à préparer et qu'on vient tout juste d'enfanter, dis-je en philosophant entre deux bouchées de concombre.

Et, ça y est, les valves sont ouvertes.

— C'est comme s'habiller le ventre rond. Ce n'est pas parce qu'on est enceinte qu'on doit avoir l'air dénaturée.

J'ai assemblé la salade en un rien de temps. Un record à graver. Toute petite, on m'a dit souvent :

— Sophie, la vitesse tue.

J'ai capté l'image dans son intégralité. C'était à l'envers dans ma tête d'enfant. J'ai dès lors cadencé mon rythme quand j'aurais dû l'augmenter. Résultat : ma vitesse d'exécution est inférieure à la moyenne. Ce trait ne m'embête pas. Il emmerde les autres plus que moi. Sortir dernière d'une salle d'examen, ce n'est rien. Surtout quand les résultats sont bien. Je tranche la baguette pendant que Renaud foment la marinade. Il est très concentré. Rien ne sert de l'interpeler.

— C'est fou ce que je donnerais pour un verre de vin !, que je lui lance, avec le poids de neuf mois de grossesse d'inscrit sur mon visage.

Je mange un hors-d'œuvre pour me changer les idées. Je bois une gorgée d'eau. Encore de l'eau. Ça commence à m'agacer. J'ai rencontré une fille, l'autre fois. Elle était aussi grosse que moi. Quand j'ai manifesté mon envie du vin, elle a affirmé que, pour elle, il n'en était rien. J'ai eu envie de creuser plus loin :

— En temps normal, bois-tu du vin ?

— Non, je n'aime pas.

— Voilà. Si on n'aime pas les champignons, c'est facile de s'en passer. Fin de l'explication.

Revirement des talons. Je n'aurais jamais tenu cette fille pour une amie. Les gens faux m'agacent. Le pain. Je dois continuer à le trancher. Mettre la table, m'assurer de la sécurité de bébé, retourner faire pipi. Alouette ! Je perçois une odeur de grillé. Renaud préchauffe le barbecue, avec un sourire inconnu. Ce n'est pas vrai ? Il y a encore quelqu'un à la porte. Qui est-ce cette fois ?

— Quelle belle surprise !, dis-je à voix basse dans l'entrebâillement de la porte.

Ma sœur Zabie, mon beau-frère et les trois enfants. Ils poussent la porte avec leurs pieds, comme si je leur avais dit d'entrer. Renaud les a entendus arriver. Il s'approche et me lance un regard furieux d'être si peu accueillante.

— Il n'est pas fatigué, lui ?

— Entrez !, leur dit-il, tout souriant.

Je ne sais pas pourquoi d'ailleurs, car c'est déjà fait. En un clin d'œil, six petites mains baladeuses tapotent l'enfant encore tout neuf. Il a l'air d'aimer. Tante Zabie, elle, lui sourit. Je ne me souvenais plus à quel point Zabie aimait les bébés. Elle est attendrie. Son amour des enfants lui vient d'une certaine incongruité. Si Zabie a fait des bébés, c'est pour s'ancrer les pieds. Il fallait que, dans le ciel, les astres soient bien alignés pour

qu'elle tombe sous le charme malhabile de Romain, un soir de beuverie, alors qu'elle était seule, parce que trop étourdie. Tout mal de la trouver la tête dans la cuvette, il a posé un geste évocateur. Il lui a tenu les cheveux ! Comme c'était gentil ! Voilà que, déjà, elle l'aimait. On imagine un peu leurs regards de merlans frits se croiser, les fesses de Zabie contiguës à la toilette et celles de Romain accotées contre le lavabo. Romain est bon comme dans le mot bonasse. Il capte les reproches avec humilité, même ceux qu'on n'aurait pas dû lui adresser. En somme, ces deux-là sont aussi bien assortis qu'une paire de babouches.

Renaud, toujours aussi préoccupé de bien paraître, reprend sa rengaine.

— Avez-vous soupé ? On se mettait bientôt à table.

— Merci, c'est gentil, mais avec les enfants, on mange beaucoup plus tôt qu'avant, répond Romain, soumis à l'autorité de Zabie, qui vient tout juste de lui faire signe que « non » avec son index.

— Échappée belle, je pense.

— Prendriez-vous un café ou un thé, alors, poursuit Renaud dans un élan de générosité.

— Un café serait bienvenu. J'ai ma journée dans le corps, reprend Romain.

— Nous aussi on est à plat.

On reprend du service obligatoire. Un verre de jus de pomme pour Anaïs, six ans, un verre de jus d'orange pour Thomas, quatre ans, et un verre de lait pour Louis, deux ans. Il n'en fallait pas plus pour que le plancher soit collant.

— Ne restez pas là, venez vous asseoir, dis-je en tentant du mieux que je pouvais de les convaincre de ma sincérité.

Le chignon à moitié dénoué, affamée comme un ogre, l'air préoccupé, je talonne les mômes avec une guenille. Renaud est en train de faire la navette entre la visite et le barbecue quand la sonnette du téléphone retentit.

— C'est tante Élie !

J'aurais pu le parier. Il ne manquait qu'elle. Force d'attraction adelphique. Il leur suffit d'être deux pour voir surgir la troisième.

— Tout le monde va bien ?, demande Élie, avec inquiétude.

— Bien sûr. Nous sommes arrivés il y a seulement quelques heures. Tu avais téléphoné avant, pour avoir cette voix si soucieuse ?

Élie sait s'en faire. Elle se fait du souci pour son fils Sacha. Elle se fait du souci aussi pour son mari qui travaille trop, pour sa mère qui s'ennuie, pour la santé de son père. Et par-dessus tout, pour un rien.

— Dis, Zabie est là ?

Elle se donne elle-même la réplique.

— Je le savais.

— J'ai hâte de le voir. Je suis heureuse de savoir que tout va bien maintenant, s'empresse-t-elle d'ajouter, qu'elle fait suivre d'une triste phrase qui revient chaque fois.

— Je me sens loin.

C'est vrai que Washington n'est pas la porte à côté. La rencontre d'un homme charmant l'a fait s'y installer. Elle avait croisé Brian à plusieurs reprises dans l'ascenseur pour en arriver à décider, un jour qu'elle se sentait particulièrement belle dans une jupe cintrée qu'elle portait régulièrement, qu'elle l'aborderait. Elle avait dû le suivre jusqu'à un restaurant du quartier. C'était son resto du coin préféré.

— Un homme de bon goût. Il me plaît déjà !

La voilà en file derrière lui, pensant au menu qu'il choisirait. Elle m'avait raconté l'histoire dans ses détails, une réplique après l'autre.

— S'il commande un plat avec des frites, j'oublie son visage.

Élie s'était croisé les doigts en souhaitant qu'il opte pour le meilleur sandwich de la place, la baguette de canard confit au porto. Son souhait avait été exaucé. Brian avait accepté sans hésiter de s'asseoir avec cette inconnue, charmé aussitôt par son léger accent, et bien au-delà, par sa beauté sculpturale. Un visage fin aux traits menus, un teint d'albâtre lui donnant des allures de poupée de porcelaine, des joues roses et un corps dont chacune des parties semblait avoir été moulée à la main. Ils s'étaient mariés sans tarder, et vivaient depuis une vie effrénée, composée d'une immense part de travail, d'une plus petite de soupers d'affaires, d'un moment durant le mois pour faire l'amour de manière mécanique et de six semaines de vacances par année qu'ils trouvaient tous deux un peu trop longues. C'était comme un gâteau au chocolat qui ne lève pas sans qu'on ait même touché la porte du four.

— Je t'ai posté deux billets d'avion. Tu viens avec Oli quand tu es prête, reprend Élie qui sentait mes pensées s'éloigner.

— Merci Élie ! J'irai te voir dès qu'Oli aura vieilli un peu.

La conversation laisse un espace pensif entre chaque réplique. Un terrain vague que mon esprit a occupé du souvenir de la naissance de Sacha, telle que vécue cinq ans auparavant.

— Brian, don't you think it would be a good time for us to have a child ?, avait demandé à nouveau Élie, avec la même intonation qu'à pareille date l'année dernière.

Brian s'apprêtait à ouvrir la bouche, quand soudain, pour la première fois, Élie l'avait devancé.

— Don't tell me again we are too busy working.

Il avait baissé la tête, se haïssant un peu plus, encore une fois incapable de lui dire qu'il ne voulait pas avoir d'enfant avec elle, qu'il ne l'aimait pas suffisamment, qu'il avait de la difficulté à la voir prendre de l'âge. Brian devait dire quelque chose. Il savait que cette fois-ci, Élie ne reculerait pas.

— I don't say no. I just want this moment to be the perfect one, avait-il dit, sans regarder Élie. Cette nuit-là, Brian n'avait pas dormi tant les mots qu'il avait dit résonnaient dans sa tête. Élie avait bu ses paroles comme du bon vin et lui avait offert son corps. Elle avait bougé si différemment que Brian avait frémi, se croyant dans les bras d'une autre. Neuf mois plus tard, Sacha était né avec un chromosome en trop. Manquant de courage pour les quitter, Brian avait pris la chambre d'amis. Avec le temps, Élie était passée maître dans l'art d'user de ces phrases bien préparées qui atténuaient les soupçons.

— On a beau dire, c'est toujours aux femmes qu'incombe la responsabilité des enfants, mentait Élie.

À ces mots, ma mère sympathisait.

Sophie et Zabie s'étaient promis de ne rien dire sur le couple brisé d'Élie avant qu'elle le fasse elle-même. De là cette phrase codée que Sophie lui demandait :

— Brian travaille-t-il ?

— Non, il surveille Sacha. Merci, il va bien, enchaîne-t-elle pour éviter d'autres questions à son sujet.

— D'accord, alors tu me rappelles quand la maisonnée sera calme ?

— Oui, promet-elle.

En déposant le combiné, j'ai eu un choc.

Je me croyais au cirque, ou peut-être au zoo, enfin, pas chez nous, prisonnière d'un enfant aux mains gommantes agrippé à sa cuisse.

Il n'y a plus rien qui tient. Je suis engourdie, j'ai soif, j'ai faim. Je me sens néanmoins au paradis. J'ai envie de lire, d'écrire. Je me retiens à deux mains pour ne pas attraper mon bouquin. Je l'ai placé sur la petite table, tout près du divan dans l'espoir secret de m'y plonger. J'ai envie d'être dans ma tête, de m'abandonner au silence. L'envie me vient aussi de faire les placards, de m'entraîner, de voir des amis, de rénover. J'ai tant d'énergie qu'il faudrait m'attacher. On m'avait pourtant mise en garde : le syndrome du troisième jour, un mal qui court, déprime, chagrin, enjambe la rambarde, se sauver jusqu'au lendemain, se jeter à la rivière, avec moi, jamais. La maisonnée est en liesse. Ma tête aussi. Zabie a remarqué que j'étais dans mes pensées. Elle me sourit tout gentiment.

— Tu as l'air bien, Sophie, s'amuse Zabie.

Je lui souris aussi. Mais d'où me vient cette capacité à sortir de chez moi et d'y rester ?

— Sophie, sors de la lune !, me disait souvent mon père quand j'étais petite, en prévision d'un dégât. Ces épisodes d'absence se soldaient souvent par un verre de jus renversé ou une mitaine perdue. Pire encore, certains matins, ce trait de caractère obligeait ma mère à se vêtir, à vêtir aussi mes deux sœurs, à mettre tout le monde dans la voiture pour aller me déposer à l'école parce que j'avais encore manqué l'autobus.

— Allez, les enfants, dites au revoir à votre cousin, déclare Zabie, drôlement sensible à ce que je vis.

— On vous laisse en famille, on reviendra, poursuit-elle.

Ils sortent en claquant la porte. L'enfant sursaute. Ouf, il n'est pas sourd ! Une crainte silencieuse qui s'apaise. Des idées enténébrées qui turlupinent dans la tête des parents. Je me répète les mots de Zabie : « En famille ». J'aime beaucoup. C'est doux.

Nom de Dieu, c'est déjà l'heure du bulletin de nouvelles ! On doit manger. Je suis affamée. Le prochain boire ne tardera pas. Je suis hors d'haleine.

— À table !, dit Renaud, fier de ses grillades.

Je mange une bouchée. Je porte ma fourchette à ma bouche pour une deuxième. Trop tard ! Oli commence à pleurer.

— Ce n'est pas vrai ! Tu le fais exprès !

Je dépose mes ustensiles. Mon devoir de mère m'appelle. Je prends l'enfant. Il m'apaise.

— Allons nous enfermer au deuxième bel amour.

Rebobinons la cassette de la leçon.

Ta bouche

Mon sein

Une gorgée

Tes yeux qui se ferment

La débarbouillette

Une autre gorgée

Chatouille

Change de sein

Mon pouce

Mon index

Ta bouche



Mon sein

Tu sembles repu

Au bout d'une heure de pure félicité à lui remplir le ventre, je réalise l'écoulement du sablier. C'est long, non ? On m'avait dit :

— L'allaitement, c'est rapide.

— Déçue de ma performance, je me dis que je ne faisais rien dans les normes, aucun livre ne parle de moi, de nous, je ne lirai plus, c'est tout.

Oli gigote. On dirait qu'un mal l'assaille. Je n'arrive pas à le lire. Après deux minutes de réflexion, j'ai une idée.

— C'est ta couche, elle est souillée.

Je le change. Ses gémissements s'étouffent dans mon cou. On retourne ensemble à la table. Je termine mon assiette froide. Le manque de sommeil me creuse l'appétit. Et les reins aussi. J'ai perdu mon ventre sans effort. Certaines m'envient. Enfin, une chose facile. Un jour, j'écirai un livre pour les mamans comme moi. En attendant, je vais me doucher. Je sens le lait caillé. Je me prépare à passer une première nuit. Seule. Comme une grande personne. Je suis mère maintenant, à temps plein. Mais comment se fait-il qu'après quelques jours seulement, je trahirais mon devoir de mère pour lire dix pages d'un bouquin ? Cette envie me tenaille. J'en ai mal au ventre. Finie la trempette. Vite. Je rejoins mes hommes au salon avec une serviette sur la tête.

— Tu es tout petit dans les bras de papa. Quel beau tableau.

Mélo, mélo, mélo. Des mots nouveaux qui sortent de ma bouche. Un ton doucereux jamais emprunté. Je m'assois près d'eux et agrippe enfin mon livre. *Hongrie-Hollywood Express* d'Éric Plamondon.

— Quelle poétique aérienne ! J'aurais aimé écrire cette œuvre, que je spéculé dans l'intervalle qui précède ce moment de la lecture où notre tête s'aligne à la perfection avec la fiction. Je dévore les pages sans voir le temps voler. Mes paupières s'alourdissent.

\*\*\*

Les clabauderies d'Oli me tirent de mon engourdissement. Il a faim. On remonte au deuxième. Cette fois, on ne redescendra pas. Le bulletin de fin de soirée est terminé depuis un bon moment. Je dépose Oli dans son moïse. Il s'endort rapidement. Renaud aussi. Pas moi. Mon corps épuisé attend que ma tête se calme. C'est pas aussitôt fait qu'Oli se réveille à nouveau, le ventre à nourrir. Je me lève, lourdaude. Je lui souris bêtement, nageant en pleine béatitude, aussi perdue que je puisse être à ne plus distinguer le jour de la nuit.

— Tu es si beau.

Le tableau parfait de l'allaitement nocturne se gâte aussitôt. Je n'arrive pas à emmailloter Oli. Attaque de panique. Un autre processus à découper en étapes :

Placer la couverture en losange

Placer bébé au centre

Pas tout à fait

Replier la pointe du bas du losange sur les pieds de bébé

Enrouler la pointe gauche du losange autour de bébé

Enrouler la pointe droite du losange autour de bébé

C'est là que j'échoue. Un de ses bras s'obstine à sortir de la couverture.

— Il ne faut pas que tu te blesses avec tes petits ongles coupants. On nous l’a bien répété, dis-je en haletant.

Oli pleure. Je parle toute seule. Renaud se lève, prend la relève. Tout le monde regagne les couvertures. Je n’arrive pas à m’endormir. Mes pieds sont gelés malgré un mercure d’été. Je tourne d’un côté. Et de l’autre. Pendant que Renaud dort comme un bébé. Oli se manifeste. Encore. Il est 5 h 15 du matin. Pas plus tard que la semaine prochaine, je saurai que c’est son heure. Je saurai aussi à quel point il dort peu, contrairement à ce que m’avaient dit d’autres mamans.

— Tu verras, tu pourras dormir en même temps que lui, deux heures le matin, deux heures l’après-midi. Tu auras plein de temps pour toi.

Foutaise ! Du baratin qu’elles racontent, les autres mamans. Je me lève et reprends la mécanique. Je porte Oli à sa chambre. Il boit. Tout juste quelques tétées, puis il s’endort. Je me fais du souci. Renaud hausse tout simplement les épaules. De l’eau qui glisse sur le dos d’un canard. Je suis triste comme la mort d’être seule dans ma détresse.

— Boit-il en quantité suffisante ? Y a-t-il une once dans quelques gorgées ? Il y a tant de choses floues impossibles à déchiffrer.

Une infirmière du CLSC vient nous voir à la maison. C’est un nouveau règlement du gouvernement. On s’assure de la sécurité des enfants. La conformité du lit de bébé. Celle des parents. Le corps de l’enfant, aucun bleu, aucune cassure, la pesée aussi. Oli a perdu du poids depuis sa sortie de l’hôpital.

— C’est normal, s’empresse de dire l’infirmière en voyant l’inquiétude crisper mes bras.

— Je peux revenir la semaine prochaine peser le petit ?

On me rassure. Et on obtient la note de passage : parents bien.

— On a réussi l'examen !

Renaud se tient le buste droit. Fier d'être papa.

## UN MOIS

Il fait merveilleusement beau. Je balade l'enfant en poussette plusieurs fois par jour. C'est la seule façon de le faire dormir. C'est la seule façon de me faire tenir. Je combats le sommeil à toute heure du jour. Des cernes habitent à temps plein sous mes yeux. Pour en ajouter, Renaud a dû reprendre le boulot. Son bref congé de paternité s'est terminé ce dimanche. Trois semaines à peine, entrecoupées d'appels et de rencontres. Oli et moi passons nos journées seuls à nous aimer.

— Tu me remplis d'amour petit coco, lui dis-je plusieurs fois par jour.

Renaud vient dîner tous les midis. Il nous regarde à peine. Comme si rien n'avait changé. Comme si l'enfant n'existait pas.

— C'est quand même bizarre, depuis que je connais ton père, il n'a jamais travaillé aussi tard, dis-je à Oli, un de ces midis, trop dépassée pour rester polie.

Cette tactique de frappe échoue lamentablement. Renaud quitte la maison le ventre plein, la vessie vide, les bras reposés de ne pas avoir pris le bébé. Je reste plantée là, affamée, un peu sale, encore en pyjama et très amère.

Chaque fois que je lui téléphone au bureau, je le dérange. C'est énervant. Les visiteurs ont fini de défiler. C'est le calme mort. Moi, l'enfant, la routine.

— Tu pleures, tu bois, je change ta couche.

Je le dépose dans son parc. Il pleure à nouveau. Je le prends. Il arrête aussitôt. Je fais ma toilette en vitesse. Je regarde mes pots de crème sans pouvoir leur y toucher. Ce n'est pas moi, c'est la personne que je suis devenue. On va marcher. On joue. On regarde des livres. Oli bouge de plus en plus. Un peu de chaise vibrante. Il a faim. Je le nourris de

mes seins. Les fois s'accumulent sans laisser place à l'amélioration. Le lait s'égoutte à peine, un puits dont on croirait avoir touché le fond. Une petite voix me dicte d'abandonner pendant qu'une autre, plus forte, me joue la sornette de la culpabilité. Renaud me regarde aller. Il est triste de me voir me démener. Une nuit, Oli mordille mon mamelon un peu trop fort. Il veut jouer. Je le sermonne. Bel essai ! Pas certain que ce soit efficace de faire la leçon à un poupon ! Je me suis tue pour pleurer un grand coup.

— Il serait peut-être temps de renoncer, me dit Renaud, réconfortant, essuyant mes larmes incessantes.

Ce soir-là, j'ai donné le sein pour la dernière fois. Après le boire, j'ai baissé les bras.

— Je n'ai pas attendu que les alouettes tombent toutes rôties, que je me répète lorsque des pensées flagellaires m'assaillent.

Je m'incline devant toutes les nourrices.

— Chapeau à vous mesdames ! L'allaitement ne me sied pas bien. Qu'à cela ne tienne ! Autre option : le lait synthétique.

Oli est vite passé de petit buveur à glouton. À la bonne heure ! Il boit, je bois aussi. J'écluse un verre de vin et puis un autre. Ma soirée s'éteint dans le tournis. Du plein bonheur. Le petit matin revient un peu trop vite. C'est tout de même moi qui me lève. Je ne travaille pas. Et s'occuper d'un enfant, ça ne compte pas.

On dit d'Oli qu'il est costaud comme son papa. Il prend la bouteille. Ma mère est rassurée. Elle peut enfin poursuivre les pratiques de sa génération et pousser fort sur le biberon. Jusqu'à ce que tout le corps du bébé lui signifie son trop-plein. Renaud s'implique davantage. Ma biologie ne lui fait plus ombrage. Il lui donne le biberon du

soir, me libère les mains, crée des liens. Je récupère, ce qui a du bon, sauf que je commence à manquer d'air. À ne plus remarquer les beautés de notre maison.

## QUATRE MOIS

— Partons pour le week-end, j'ai lancé cela en sautant dans la robe que je porte depuis l'arrivée d'Oli.

Renaud n'est pas chaud à l'idée. Il est plutôt du genre bien dans ses affaires. Il se ravise quand il me voit refaire ma piteuse performance. Dans ma robe ordinaire.

— Allons à la campagne !, dis-je comme si la proposition était déjà acceptée.

Je réserve un chalet douillet. Je me hâte dans les préparatifs. Je compose les repas, fais les lavages, les courses, le sac d'Oli, celui de Renaud. Oli me suit partout accroché à moi comme un panda. Le matin du départ sera marquant. Renaud parle au téléphone. Trop absorbé, il ne voit pas que mes batteries se vident à charger la voiture en catinant notre progéniture. Je lui fais des gros yeux. Il ne bronche pas. Je lui refais des yeux. Rien. Il jacasse comme une pie. Il est si peu loquace d'ordinaire, on doit toujours lui tirer les vers du nez. Conversation prolix. Du vent. La sueur ruissèle sur mes tempes. J'ai besoin d'aide. Il me jette un regard noir :

— Quoi ? Je ne peux pas parler au téléphone tranquille !

Je vais m'effondrer.

— À quoi sert une famille quand on fait tout toute seule ?

Oli commence à pleurer. J'aurais pu écrire le dénouement. Une fois dans la voiture, Oli a faim. Je savais que cette conversation vide allait nous mener trop tard, en plein dans sa période d'agitation. J'ai tout fait pour prévenir Renaud. Il n'a pas voulu m'entendre. J'aurais voulu dormir au cours du trajet, reprendre quelques heures perdues. J'ai dû gérer la crise du petit. Il se trémoussait sur son siège. C'était le moment de se délier les jambes, de s'étirer les bras, comme il le fait tous les jours à la même heure. Les pleurs



d'Oli résonnaient dans l'habacle. C'était irritant. Ça aurait dû être différent. Nous avions pourtant un bon plan. Un plan béton et logique, analysé sous toutes ses coutures. Renaud n'en a rien à foutre. Il vit sa vie comme avant l'arrivée d'Oli. Pour lui, rien n'a changé. Nos mots ont dégénéré dès qu'il a posé le récepteur.

— Qu'est-ce que tu as à la fin, je ne peux plus parler au téléphone ?, me crache-t-il à la figure.

J'avais réussi à traduire son regard.

— C'est donc moi qui suis dans les patates !, ai-je répondu, sèchement.

Je le toise d'un regard si dur, on dirait qu'une âme inconnue m'habite. Une pensée m'effleure l'esprit :

— Comment se fait-il que j'aie eu un enfant avec lui ?

Il n'a pas vu que je me tuais à coordonner notre départ avec la routine de notre enfant ? Qu'avait sa sœur de si important à lui raconter ? Lui qui cherche toujours un moyen de raccrocher. Et Brigitte qui est toujours en coup de vent. Quand elle ne travaille pas, elle voyage, court, se spécialise, gravit une montagne, se réalise.

Brigitte était tombée dans un grand trou noir lorsqu'elle avait su que ses ovules n'étaient pas sains. C'était il y a deux ans. Pauline avait tant pleuré à l'annonce qu'elle avait fait ombrage au chagrin de Brigitte. Une fois de plus, cette mélancolie évidait le peu de matière atomique qui liait ces deux femmes. Brigitte avait toujours été trop enjouée pour Pauline. Et Pauline, trop lourde pour Brigitte. Bo avait longtemps fait le messager, jusqu'au jour où Brigitte, plus têtue qu'une mule, avait voulu briser sa mère. Elle s'était fermée à toute conversation directe ou indirecte avec Pauline comme pour se venger de ce qu'elle avait dû endurer pendant son enfance.

— Quand c'est l'enfant qui prend soin de sa mère, ça te fout les idées à l'envers, rageait Brigitte.

Leur silence avait duré quelques mois de trop, comme disait Bo. Brigitte était indépendante, fonceuse, bien dans sa peau, peu attachée à l'argent et d'humeur stable. Tout le contraire de Pauline. Toutefois, on ne pouvait nier en les regardant qu'elles avaient un lien de sang. Deux beautés sauvages, pulpeuses et ragoûtantes. Brigitte était attachée à peu de choses, mais l'idée d'avoir un enfant un jour l'obsédait. Ce deuil qu'elle n'avait pas inscrit à sa liste perdure, dans le plus grand des secrets. Aux yeux de tous, elle dit que ça va, qu'elle s'est faite à l'idée. Pour Pauline, cet état de choses était composé de deux volets : d'abord, cela lui indiquait qu'elle avait une occasion en moins de devenir grand-mère, ensuite, que sa capacité d'empathie lui faisait réellement sentir la douleur de Brigitte. Elle aurait tant voulu serrer sa fille contre elle, lui dire qu'elle était là, qu'elle partageait son chagrin. À la place, c'est une enfilade de maladresses qui s'était manifestée. Pour bien faire, Pauline téléphonait régulièrement à Brigitte et lui parlait sans cesse de son incapacité.

— Il fallait en parler pour mieux vivre ensuite, pensait Pauline, qui n'avait pas tort, mais dont le *modus operandi* ne plaisait pas à Brigitte.

Déjà que, cinq ans avant, Pauline s'était impatientée devant la malchance amoureuse de Brigitte.

Elle voulait faire de sa fille une amie.

— Brigitte, tu peux nous le dire si tu es lesbienne. Nous serons toujours là pour toi, avait suggéré Pauline pour être gentille, malgré le visage en déconfiture de Brigitte.

Contre toute attente, Brigitte avait rencontré Romeo, un garçon de Vancouver. Brigitte racontait souvent l'histoire des sentiments d'un amour naissant. C'était l'hiver. Elle

arrivait à peine du boulot, avait déposé son sac au même endroit qu'à l'habitude, sur sa chaise jaune antique trouvée dans les vidanges un soir de pleine lune, qu'elle avait toujours déménagée avec elle. C'était un réflexe — qu'elle détestait, il faut dire —, mais dont il lui était impossible de se départir. Cette chaise avait les reins solides. Elle supportait tous les jours le poids de ses allées et venues : un bout de sandwich, des vêtements sales, des manteaux, une variété de sacs, le courrier, les clés. On aurait dit un monticule. Une fois le sac déposé, Brigitte se dirigeait toujours d'un pas ferme vers l'évier de la cuisine, s'enfilait un verre d'eau d'un trait, et enlevait ensuite son manteau qui s'affalait sur la chaise. Mais ce jour-là, elle avait décidé de ressortir aussitôt pour aller s'acheter des timbres au bureau de poste, quoiqu'elle n'en avait pas besoin, uniquement pour éviter de rester seule dans son appartement. Elle avait pris son temps à faire semblant d'hésiter entre des timbres classiques et des timbres de collection. Elle avait réussi à entretenir le commis — un tantinet limité, mais qui connaissait bien ses produits — une quinzaine de minutes. Les clients attendant leur tour à la queue leu leu s'impatienzaient. Le commis, lui, avait du plaisir pour vrai. Au bout d'un moment, elle a remercié très poliment le gentil commis avant de sortir, une bandelette de timbres classiques à la main. Elle est même allée jusqu'à s'imposer un détour, dans les petites rues de son quartier, avant de regagner son appartement vide où, là, elle n'a pas supporté le silence habituel. Il a suffi de quelques secondes dans cet état pour qu'elle empoigne son téléphone.

— Hi Romeo, how are you ?, a-t-elle dit, avec de la gêne dans la voix. Would you like to come over ? We could grab sushis to our favorite restaurant?

Même si Romeo avait déjà mangé, il n'allait refuser cette invitation pour rien au monde. Il n'avait pas joué de jeu et avait répondu spontanément.

— I'm bringing a bottle of wine, the mineral one we discovered the other night.

C'était donc cela, ce tenaillement intérieur, cette euphorie sournoise qu'elle n'arrivait plus à contrôler : le sentiment amoureux. Rien d'autre. Ils auraient pu, comme tant d'autres, choisir de s'isoler dans l'épreuve, de se quitter même. Mais Romeo est resté là, à côté d'elle, à attendre que sa peine s'épuise. Chaque jour, il s'assurait qu'elle se lève pour aller travailler, qu'elle mange, qu'elle se sèvre du sentiment maternel sans trop de heurts. Cette aridité qui ne faisait pas moins d'elle une femme avait occasionné un énorme dommage collatéral. Cela l'avait éloignée à jamais de Pauline, dont l'entêtement à vouloir bien faire avait mal tourné.

— Si je pouvais lui donner une mixture de mon amour à boire, peut-être m'appellerait-elle tous les dimanches pour savoir si je vais bien ?, répétait souvent Pauline, triste à mourir.

— M'entendez-vous ?, avais-je crié, juste avant que Renaud raccroche.

C'est avec un gros morceau de rage dans la gorge que je lui ai dit ceci :

— J'avais besoin de toi pour remplir la voiture. On avait convenu de partir plus tôt.

— Il n'y a pas le feu !

Étais-je en train de m'entretenir avec un attardé ? Sans attendre, ma langue s'embarrasse dans un discours haineux :

— Tu as la tête dans la breumasse ou quoi ?

Je suis dépassée. C'est pourtant moi qui fais les nuits, pas lui. Renaud fait la sourde oreille et part prendre sa douche. Chanceux ! Il mange paisiblement, met un soulier, puis l'autre. Je suis excédée et dans un état presque comateux tellement mon corps est fatigué. Le rythme de Renaud est lent. Il se brosse les dents ; trente secondes par cadran,

juste ce qu'il faut pour avoir une bouche en santé. Le Renaud que je connais aime bien esquiver un brossage de dents de temps à autre. Sans se préoccuper d'Oli ni de moi, il s'assoit dans la voiture ; frais, repu, les yeux pétillants, il nous attend. Je l'ai suivi après avoir fait un arrêt furtif à la toilette. J'allais mouiller mon pantalon. Oli m'a accompagnée, obligé. Je n'avais pas pris ma douche. Je n'avais pas mangé non plus. Je suis restée muette devant autant d'incongruités, à réciter la bible dans ma tête, à souhaiter entendre Renaud s'excuser. Pour devoir me rendre à l'évidence que jamais ce souhait n'allait se réaliser. J'ai recouvré la parole trois jours plus tard, ayant oublié ce qui me l'avait volée.

— Par chance que ma mémoire s'est brisée en enfantant, cela nous rend les choses moins compliquées, disais-je souvent.

J'ai refusé les sorties avec Renaud un certain temps jusqu'à ce que j'oublie à nouveau. Le séjour suivant, je n'ai pas rempli le coffre. Je n'ai pas eu chaud. Je n'ai pas eu de peine. Renaud a saisi les rênes et me l'a fait remarquer :

— Je suis bon, hein !

Comme le ferait un enfant gâté. Quelle audace ! Quémander des félicitations.

— Bravo ! Qu'en est-il de moi ? Donnez-moi un trophée ! Toutes ces petites choses que j'aligne dans notre quotidien. Cela doit rester entre toi et moi, avais-je dit à Oli une fois seule avec lui, plein de ceci et de cela échappent à papa :

Combien de temps fait-on chauffer ton lait ?

Le prix raisonnable à payer pour des couches

L'endroit où je range ton linge

La marque de ton lait

Ton prochain rendez-vous chez le médecin

Ta façon de pleurer de douleur

Tes faux pleurs aussi

Ceux que j'entends quand tu réclames mes bras

Les sons qui émanent de ta petite bouche forment un jargon intelligible

Que je suis seule à décomposer

Je sais quand tu as soif

Quand tu es fatigué

Quand tu as envie de bouger

Tu sursautes au bruit de la machine à café

Entre chaque gorgée, tu gazouilles

Tu as le hoquet aux heures

Ton bain t'apaise

Tu brames un jour sur deux, le corps tendu de douleur

À pleurer la journée entière

Selon papa, tu vas toujours bien

C'est faux

Mais il n'en sait rien

Il ne sait pas non plus à quel point certaines journées peuvent être longues.

Je cesse mon antipaternalisme pour sombrer dans un recueillement encore plus profond,  
le petit blotti contre mon ventre mou.

Même si mes pensées vont plus vite que la musique, assise devant la télé, à ne rien  
capter de ce qu'on y diffuse, à apprécier son invention pour la présence de son bruit de  
fond, je me demande : on dit au milieu ou au centre ? Cela me préoccupe. J'ai le droit. Je  
fais de l'insomnie en plein jour. La maternité me ramollit les idées. J'ai besoin de

penser. Je m'ennuie de travailler. Du jour au lendemain, on dit au revoir aux collègues. Quand on se lève le matin suivant, c'est pour donner le sein. Un choc certain.

J'anesthésie ma conscience en traînant Oli partout. Je m'oblige à sortir tous les jours. On fait l'épicerie. Je lui apprends les couleurs, le nom des fruits, les textures.

— Ici, ce sont des pommes. Elles sont rouges. Tu veux sentir ? Touche, leur peau est douce.

On croirait voir ma mère à l'œuvre. En retour, Oli sourit. Ceux qui nous regardent sourient aussi.

— Je sais que tu emmagasines tout ce que je te dis.

On visite les grands-parents, les amis, des expositions, des collègues. On fréquente une salle d'entraînement, où il y a un jardin d'enfants. Je socialise. Je te partage. Les nuits sont trop longues. Les fins de journée aussi.

## SIX MOIS

Je compte remettre mon cœur sur pied. Il cogne si fort à l'effort. Je me suis encrassée. Certains bouts de mon corps ne m'appartiennent pas. Je me suis presque scindée en deux pour laisser passer l'enfant. On dirait que je ne me refermerai plus. Maintenant que j'ai donné vie, que je possède un enfant, je ne devrais plus me soucier de mes imperfections. Je devrais m'en foutre.

— C'est n'importe quoi.

Ce n'est pas moi qui ai dit cela. Ce sont des filles à qui j'ai parlé, qui ont tout abandonné en devenant maman, même celles qu'elles étaient avant. Je pense si souvent à ma mère ces jours-ci.

— Tu sais comment on fait pour oublier tout, sauf l'enfant ?, aurais-je tant voulu savoir. Par chance, l'exercice m'insuffle un souffle salvateur. Je renoue avec mes endorphines.

— Vous m'aviez manqué, les copines !

Ces sorties me donnent l'occasion d'échanger avec des adultes. Jamais je n'avais accordé autant d'importance aux discussions avec une personne majeure. Parler avec des inconnus rétablit ma santé mentale. Trois doses par semaine de cette médecine m'empêchent de m'enfoncer sous l'eau de la solitude maternelle. Oli aussi adore ces visites. Il a l'air si bien blotti dans les bras de la gardienne du gym. Elle ramollit sous ses sourires. Elle le parade entre les appareils, lui dit mille fois qu'il est beau. Je me plais à penser que je ne l'ai pas seulement conçu, je l'ai réussi. De la fausse modestie. On fréquente cet endroit si souvent qu'on nous reconnaît. Plus besoin de présentation. On se croit presque à la maison. Depuis que je me suis créé un horaire, je réussis l'exploit d'être débordée sans travailler. Je maximise ma productivité : faire ceci, lire cela,



assister à cette formation-ci, rédiger cela, faire ceci plus rapidement, appeler ici, se rendre là, régler ceci, mettre en place cela. Coché. Satisfaction. Je progresse.

— Je progresse dans quoi au juste ?

## 9 MOIS

Ces jours-ci, je suis rompue de fatigue, mais je ne peux chasser la fatigue, agglutinée des heures sur le sofa. Je réalise toutes mes activités, mon calendrier à la main. Lundi, rendez-vous chez le pédiatre, mardi, faire les courses, mercredi, sortie de plaisance, jeudi... et la liste des jours tombe une semaine après l'autre. Quand je m'attarde au temps qui fuit, j'éprouve un vertige. Le compte à rebours du retour au travail est engagé. Et mon enfant chéri devra sous peu fréquenter la garderie.

— Si je nageais dans l'opulence, je ne retournerais pas à mes dossiers.

Vlan ! Une gifle assénée en plein visage de la part d'une professionnelle inébranlable. Ma grand-mère maternelle m'avait dit un jour :

— Ta mère et toi, vous êtes des siamoises. Un cœur pour deux corps.

Ma grand-mère qui avait pourtant une tête bien pleine juste pour elle inversait sans cesse nos prénoms. Elle avait dit aussi, avec prémonition, de sa voix usée :

— Un jour, vous chanterez ma chanson.

La spirale générationnelle tournoie dans mon être. Qui aurait cru m'entendre souhaiter une chose pareille : rester à la maison, heureuse de devenir femme au foyer. Pas moi, en tout cas.

Oli vieillit. Il est agile comme un tigre. Il grimpe partout. Il chambranle, chamboule, tombe, se fâche, oublie, recommence. Il mange beaucoup. Je prépare toutes ses purées depuis qu'il mange.

— Que du maison ! Que du bon !

Avec la maternité, je me découvre une nouvelle vocation. Je perçois les haricots pilés comme de la création. Oli s'empiffre. Je me réalise. On se complète. J'entreprends également des projets culinaires d'envergure, que j'aurais jadis qualifiés de simples. La saison du pesto bat son plein. L'odeur du basilic frais embaume la maison.

— Pas facile de laver, effeuiller, pulser, mélanger, canner, quand une petite bête s'accapare de la moitié de nous, dis-je à mon petit coco, soudainement habitée d'un sentiment de liberté.

Je l'amuse, le fais boire, l'endort, je me précipite à la cuisine, emplis l'évier d'eau glacée, y fais tremper le basilic, lave les feuilles une à une.

— J'en ai deux sacs bruns pleins à rebord !, je me suis exprimée tout haut dans ma cuisine, où je danse en rond, seule comme un poireau, le visage illuminé d'un vrai sourire.

Oli se réveille. Je le prends d'un côté, effeuille de l'autre, enchaîne en épluchant l'ail. La main leste d'Oli me surprend chaque fois. Il empoigne un poêlon. Je l'en détache avec force, impressionnée par sa vigueur.

— Tu es solide, cela surprend !

Je reprends mes activités. Qu'est-ce que j'allais faire avant que tu te déploies ? Errance intellectuelle. J'allais griller les noix de pin !, toujours aussi joyeuse qu'à l'étape du trempage.

J'enchaîne avec l'huile d'olive, je pulse, je dois m'arrêter pour un changement de couche. Oli réclame aussi que je lui change les idées, bien sûr, j'assaisonne et lui dis :

— J'imagine qu'à ton âge je n'aimais pas cuisiner non plus.

Mais peu à peu, mon enthousiasme culinaire décline. Je commence à manquer d'ardeur.

Trois jours plus tard, une vingtaine de pots de pesto comblent le congélateur. Mon envie

de cuisiner s'est envolée. J'ai une vague impression d'avoir tout donné. Le répit ne sera pas pour tout de suite. Il me faut faire les valises. Demain, c'est le grand départ pour les États-Unis. On va visiter Élie. Ce ne sera pas la joie. Sacha est mort le mois dernier de son cœur difforme. Il a laissé tout un tas de bleus sur celui d'Élie, c'est ce que dit sa voix étranglée chaque fois que je lui parle.

Le lendemain, Élie ne sera pas à l'aéroport. On ne courra pas toutes deux l'une vers l'autre. Comme dans les films. L'inquiétude prend vite le dessus sur mes rêveries lorsque j'aperçois la silhouette allongée de Brian. Dans quel état était Élie pour manquer ce rendez-vous d'aéroport qui nous faisait tant rire ? Chaque fois, nous nous sautions dans les bras et tournoyions comme des toupies. À la seule vue de mon regard éperdu, qui balaie les alentours avec espoir, Brian tente de me rassurer.

— Elle avait rendez-vous chez le médecin, me dit-il en me caressant doucement les épaules, les yeux plongés dans les miens, plus sincère que jamais.

— Laisse, je m'occupe de tes valises.

Il s'en empare en regardant Oli du coin de l'oeil, tout juste, incapable d'en dire quoi que ce soit. La route vers la maison me paraît interminable. On aurait dit que je vivais en différé l'enterrement de Sacha.

— La marche funéraire menant à la fosse de Sacha n'a pu qu'être comme ça. Lourde. Et tellement grave aussi que les poumons des gens se comprimaient, me dis-je, dans ma tête, comme si j'y étais, ayant du mal à respirer aussi.

Debout devant l'immense porte du condo, je sens qu'une main retient la mienne de frapper. La joie ici est un sentiment défendu. C'est le message que je décode. Je me vois

pourtant, le bras dans les airs, prête à faire toc, toc, et dring, dring, et à crier, dans une frénésie erratique :

— Élie, c'est nous !

Mais quelqu'un ou quelque chose d'invraisemblable m'en empêche. C'est tranchant. Une sorte d'onde morose qui traverse le large couloir aux huit portes austères et qui paralyse les vivants. L'horreur. Toute cette mascarade me semble si vraie qu'à la tentative de lever le pied pour avancer, je me vois les deux jambes bétonnées jusqu'aux genoux. Le tournis et puis, plus rien. C'est avec une serviette froide sur le front, étendue sur le divan, que je reprends contact avec la réalité. La première chose que je vois, c'est Oli dans les bras de Brian.

Il n'y a toujours pas de trace d'Élie aux alentours. Je me mets à haleter de nouveau quand d'un geste rapide, Brian pointe vers le couloir. Élie, enfin. Lente et mal vêtue. Son teint légèrement rosé avait tourné au gris et ses lèvres rouges avaient perdu de l'éclat. Elle paraît émaciée et plus vieille que son âge. Les visions que j'ai eues derrière la porte d'entrée prenaient vie. C'est la réaction d'Oli qui met fin à ce tableau. Il se met à rire et lui tend les bras. Je lui avais montré tant de photos de ma sœur qu'il la reconnaissait. Élie s'empresse de le prendre, de le serrer contre elle en lui flattant les cheveux. Par une étreinte, j'ai pu lui transmettre tout ce que je souhaitais verbaliser.

Les jours suivants n'enviaient rien à nos séjours passés. Le silence était à l'honneur. Une tranquillité pesante comme la mort régnait dans cette immense demeure endeuillée. Seuls Brian et moi conversions. Et encore. Même Oli gazouillait moins. Élie n'arrivait pas à parler malgré de nombreuses tentatives d'ouvrir la bouche à essayer qu'un mot en

émane. Fidèle à mes habitudes, je m'étais créé une routine. Chaque matin, je me levais aux petites heures, réveillée par les « maman » d'Oli, qui répétait sans cesse ce seul mot, surpris chaque fois de s'entendre parler. Quand j'entendais Élie gémir, j'accourais à sa chambre. Souvent, elle ne faisait que rêver. Parfois, elle tentait de se lever et finissait par chuter. Je la remettais au lit jusqu'au prochain gémissement. Depuis la disparition de Sacha, chaque matin, au réveil, Élie tournait la tête pour regarder la neige. Comme si elle allait mourir. Pour alléger son chagrin, je m'étais fait un devoir de reprendre les activités d'Élie, là où elle les avait laissées. Chaque jour, quand Brian passait la porte pour aller travailler, je m'activais. Je cuisinais ses repas, lavais assidûment ses chemises aux effluves de parfum d'une autre et courais presque l'embrasser à son arrivée, même quand il rentrait seulement le lendemain matin, les yeux brillants, les lèvres gonflées et rouges, simplement soulagée qu'il revienne à la maison. Je prenais tout autant soin d'Élie. Tout cela, parce que je savais qu'Élie aurait fait la même chose. J'avais ce sentiment bizarre de vivre la vie d'une autre. Et bien que j'aimais ma sœur, elle détestait cette vie.

Un matin que j'en ai eu assez :

— Tu as les traits tirés, Brian.

— Tu trouves ?, s'était-il inquiété, se regardant dans la glace en tapotant son visage, comme l'aurait fait une femme.

J'avais enchaîné sans perdre le fil de mon idée :

— Il me semble que tu as soudainement vieilli.

Il avait blêmi. Ce n'est pas le genre de commentaire qu'on pouvait dire à Brian en s'imaginant ne pas faire de vagues. Mais comme le deuil avait fait doubler ses excès, mieux valait choquer que d'enfiler les gants blancs.

Ce bref échange avait mené droit à une perturbation. Ce soir-là, Élie est apparue au salon. Dignement vêtue, légèrement maquillée et souriante. Démantelé, Brian a fondu en larmes sous le lourd poids d'un deuil refoulé. C'est vrai qu'il avait vieilli. Même que ses épaules, qu'on ne pouvait ignorer tant elles étaient carrées, roulaient vers l'intérieur. Il faisait presque son âge. Cela lui allait bien. L'énergie que libérait ce couple à se regarder était surprenante. J'avais l'impression de les revoir à leur début. Le lendemain, j'ai changé la routine. Élie aussi. Elle n'a plus repassé de chemises. Elle ne s'est plus soumise à la préparation des repas familiaux. On était redevenus de la visite avec qui on s'amuse. Les journées passaient à toute vitesse tellement elles étaient bonnes. Et tous les soirs, Brian partageait le repas avec nous. Les au revoir à l'aéroport sont sortis tout droit d'un film hollywoodien, tels qu'on les aimait. Avec de la musique en fond de scène, ç'aurait été encore mieux.

## UN AN MOINS UNE SEMAINE

De retour à la maison, j'ai un choc terrible en regardant le calendrier. Le 2 du mois de mai est encerclé en rouge et, dans la case blanche, on peut lire : Retour au travail. J'ai du mal à contenir mon haut-le-cœur. Prise d'une anxiété incontrôlable, j'empoigne un papier et y griffonne de manière automatique :

- signer contrat garderie
- cuisiner plats à congeler
- magasiner vêtements travail
- étiqueter vêtements Oli
- coiffeuse
- épicerie
- banque
- comptable
- ménage garde-robes
- ménage maison
- ménage tiroir Oli
- payer carte crédit
- dentiste
- téléphoner Jean-Paul
- poster lettre

— Merde ! On dirait que je vais craquer ?, me dis-je dans la tourmente.

Je m'essouffle à me relire. Je dois m'étendre jusqu'à ce que mon cafard cesse. Pas de chance. Il cède plutôt la place à une migraine dont je dois ignorer l'existence, car fiston



me réclame. La nuit venue, je ne dors pas. Ma liste se décompose dans ma tête pendant que Renaud ronfle comme un orgue. Le matin, je m'active. Oli et moi sommes plus occupés que jamais. Le contrat de la garderie est enfin signé. De la frime. Il faut payer cinq jours même si Oli n'ira que quatre. Il faut aussi payer 52 semaines, même si l'éducatrice prend six semaines de vacances. La gardienne est dans ses droits. C'est ce qui arrive quand il y a plus de bébés que d'espace pour les placer. C'est à prendre ou à laisser. Contrariée, je tire quand même un trait sur ma liste.

Le lundi suivant, j'arrive au travail essoufflée. Au réveil, je prends ma douche, me maquille un oeil. Oups, Oli se réveille déjà, sensible aux bruits ambiants. Je cours le prendre, change la couche, le mets dans une chaise. Il crie. C'est à croire qu'il sait que quelque chose a changé, que ce matin, je suis pressée. Je le prends, essaie de maquiller l'autre oeil. Désastre. Je cherche Renaud. Il déjeune, peinard. Je lui impose Oli. Je recommence mon maquillage, cours faire le déjeuner d'Oli, le mien, je reprends Oli qui tache ma blouse, remets Oli à Renaud, court changer de chemise. Problème : l'ensemble que j'avais choisi pour retourner au boulot ne convient plus. Je demeure médusée devant ma garde-robe. Cela dure dix minutes de trop. Renaud a eu le temps d'habiller Oli. Je me brosse les dents, oublie la règle du trente secondes par cadran, enfile mon manteau. C'est un départ. Et c'est une catastrophe, car je serai en retard.

Deux collègues seulement viennent me souhaiter bon retour. Les autres font comme s'ils ne m'avaient jamais quittée. J'entre dans mon nouveau bureau pour y trouver un clavier sans ordinateur. C'est confirmé ; on ne m'attendait pas. Rupture. Les heures sont longues. À cinq minutes de la fin de la journée, je suis convoquée. Je me présente,

calepin à la main, bien intentionnée, pour me lever deux minutes une fois la réunion commencée en m'excusant :

— Je vous prie de m'excuser, je dois aller chercher mon fils à la garderie.

C'est étouffant. La garderie ferme trop tôt. Ce n'est pas le pire. Mes collègues me regardent tous, mal à l'aise, comme si j'avais commis la bétise du siècle. Conciliation travail-famille ? N'est-ce pas un des arguments qu'on m'avait servis ? J'oublie tout en voyant Oli. Mais je m'endors quand même en pleurant, dos à dos avec Renaud, qui ronfle aussi fort que la veille.

## DEUX ANS ET PLUS

Une année passe. Affirmer que je m'habitue au train-train serait exagéré. Survivre, c'est le mot qui convient le mieux et répit, lui, n'existe que dans le dictionnaire. Du matin au soir, on court. La routine du réveil, celle du souper, celle du coucher ; on entre tout dans de petites cases pour mieux s'en tirer. C'est révolu le temps où on choisissait de faire la vaisselle maintenant ou le lendemain matin. Si on remet à plus tard, on croule. Depuis que je travaille, même les samedis se ressemblent. Se lever aux petites heures pour regarder jouer Oli, c'est désormais ce qui lance et clôt les week-ends. Cela m'ennuie parfois. En vérité, cela m'ennuie, tout simplement. Mes états d'âme s'accumulent dans ma gorge pendant que des mères maternent avec bonheur.

— Comment puis-je m'ennuyer d'Oli toute la journée et m'ennuyer aussi le soir quand on est réunis ?

Je n'ai personne à qui parler. Si je téléphone à ma mère, elle pensera tout de suite que je souffre de surmenage. Je préfère me taire et continuer à ruminer. Pour l'homme, il est possible d'aimer et de haïr en simultané ; en voilà une dualité. Quelque chose cloche, c'est évident, et sans savoir quoi exactement, je prononce ces mots graves :

— T'as déjà eu l'impression que tes poumons étaient à l'envers ?

— T'aurais envie d'appeler tes vieilles amies ? Une soirée en leur compagnie te ferait sûrement du bien, avait riposté Renaud, sentant le poids du quotidien peser sur moi.

Cette impression m'habitait depuis un bon moment. Mon souffle coupait à chaque respiration. Souvent aussi, je pensais qu'on m'avait inséré une bille de plomb dans l'abdomen. Quelque chose trahissait ma fluidité. Mon ventre se serrait pendant que ma

tête n'y comprenait rien. Mon corps ne ressentait rien d'autre que de la fatigue. Quand je me regardais dans la glace, j'apercevais ses idées d'un côté et mon corps de l'autre, sans qu'un lien ne les rattache. Puis si je m'observais assez longtemps, je voyais le mirage de ma mère. Nos ressemblances me paraissaient de plus en plus évidentes. Cela me troublait. Tout comme de voir dans Oli une petite partie de moi, et une plus évidente encore de Renaud. Est-ce que ses pensées pouvaient apaiser mon anxiété ? Non. Alors, cela ne servait à rien de m'éterniser.

Ce soir-là, j'ai joint mes copines pour souper avec l'intention ferme d'avoir du plaisir. Sur le coup, tout allait. Le vin était bon, leurs propos légers, que du bon. Trois heures plus tard, ses resserrements de l'abdomen se manifestaient à nouveau. C'était comme les premières heures où on porte des chaussures neuves ; tout va si bien. Ce n'est que quelques heures plus tard qu'on réalise que rien n'a vraiment changé, ne serait-ce que le solde de notre carte de crédit. Que nous sommes la même personne avec les mêmes pieds. J'étais assise là, entourée de mes bonnes amies, pensant à Oli, avec le regret de ne pas avoir passé la soirée avec lui. Peut-être qu'il s'agissait simplement de la culpabilité. Je ne pouvais cerner la chose avec certitude, mais je reconnaissais que j'étais mal de me savoir toujours à la mauvaise place, au mauvais moment, entourée des mauvaises personnes.

Le lendemain, j'ai la tête embrouillée et je tergiverse de plus belle. Je retourne travailler ? Oui, non, oui, non, oui, non. Je ne sais plus. Je vieillis. Oli aussi. Il parle franc, s'affirme fort. Je dis oui. Il dit non. Je dis oui. Il me tape. Je lui dis « arrête ». Il est piqué. Il se jette par terre. Je lui demande ce qu'il a. Il crache et hurle comme un

perdu. Je ne le comprends pas. Il se lamente encore plus fort. Je le laisse aller, impuissante devant sa rage incontrôlée. On frappe à la porte. C'est la voisine. Je la croyais plus belle qu'elle ne l'est vraiment.

— Tout va bien ?, me demande-t-elle.

— Oui. Oli a deux ans.

Elle me regarde hébétée.

Ce n'est pas de sa faute si elle a déjà oublié. Ses enfants sont trop grands. Oli redouble d'ardeur. Le faux sourire de la voisine se brise. Va-t-elle oser faire un signalement ? Oli s'arrête net et lui dit bonjour. Comme si rien ne s'était passé. Il n'y a rien à comprendre. Les traits de la voisine s'adoucissent. On dirait qu'elle a pitié de moi. Elle erre quelques instants sous mon portique, s'assurant de la sécurité du périmètre, avant de retourner chez elle en catastrophe, le visage cimenté, embarrassée par une brouille passagère d'adolescents.

— Entrons, dis-je doucement à Oli, qui me tend les bras.

J'ai du mal à le soulever tant mon ventre se noue. Un pincement irradie jusqu'à mon entrecuisses. J'y glisse ma main qui me revient ensanglantée. Une grossesse. La fatigue. L'émotion. Je pleure le visage caché dans le cou d'Oli.

L'hôpital. Une opération. Un constat médical :

— Madame Desjardins, vous n'aurez plus jamais d'enfants.

Mes poumons ont à jamais changé de côté.

FIN

## CONCLUSION

La cartographie du bref que nous nous sommes attachée à dresser dans la partie théorique offre une amorce d'analyse de l'état actuel de la production littéraire contemporaine brève, telle qu'assurée par quatorze maisons d'édition québécoises dites « émergentes », c'est-à-dire créées entre 2000 et 2006. Le but de cette enquête était de faire la démonstration qu'un engouement pour la littérature brève, celle qui « n'exclut pas une certaine longueur et admet une diversité de formes<sup>101</sup> », s'impose de plus en plus au sein de la production de ces éditeurs, production dont la « variété esthétique appelle autant à un examen des politiques éditoriales présentes dans le champ littéraire québécois actuel qu'à celui des pratiques narratives qui s'y profilent<sup>102</sup> ». Dans un premier temps, une courte description de ce que nous entendons par « œuvre brève » a révélé la complexité de cette dénomination qui, de prime abord, pouvait sembler facile à circonscrire. Pendant que certaines critiques en font l'apologie, d'autres rappellent « les réticences suscitées par le discours discontinu<sup>103</sup> ». Il nous a fallu prendre en compte tous ces discours contradictoires pour délimiter notre corpus, et y inclure des formes auxquelles le sceau de bref n'avait pas systématiquement été accolé, comme c'est le cas pour les recueils de nouvelles, notamment.

---

<sup>101</sup> Philippe Baron et Anne Mantero (dir.), « Avant-propos », dans *Bagatelles pour l'éternité*, ouvr. cité, p. 7.

<sup>102</sup> Dans *Savoir sans frontière*, programme officiel du 81<sup>e</sup> congrès de l'ACFAS (du 6 au 10 mai 2013), dans le descriptif du colloque numéro 307, « Un nouveau paysage : esthétiques et tendances des maisons d'éditions québécoises (2000-2012) », p. 151.

<sup>103</sup> Bernard Roukhomovsky, *Lire les formes brèves*, Paris, Nathan/VUEF, 2001, p. 137.

L'analyse comparative des quatorze éditeurs retenus a permis de faire ressortir les grandes tendances de leurs lignes éditoriales et de mieux comprendre leurs projets éditoriaux. Les jeunes éditeurs revendiquent leur passion de la littérature et leur volonté de défier les conventions. Ils transgressent en effet bien des barrières, qu'elles soient géographiques, esthétiques, génériques ou liées à la langue. Seule l'économie difficile des dernières années dans le secteur du livre freine leurs ardeurs. Il faut dire que « [de] 2009 à 2013, la croissance moyenne annuelle des ventes de livres par l'ensemble des librairies est négative (-0,5 %) <sup>104</sup> ». En contrepartie, ils sont inventifs et osent beaucoup : en promouvant des œuvres atypiques, tant du point de vue de la forme que du contenu, et en faisant confiance à de jeunes talents.

Dans un deuxième temps, nous nous sommes attachée à décrire de quoi est composée leur production. Nous avons recensé 815 œuvres issues de la production des quatorze éditeurs, au cours de la période 2001-2013. De ce nombre, 404 titres correspondent à nos critères de définition d'une littérature brève. En somme, nous pouvons confirmer qu'il y a un engouement pour le bref chez ces jeunes éditeurs, et que l'on assiste à un véritable foisonnement du genre. Cette enquête, malgré son ampleur, ne saurait prétendre à l'exhaustivité. Notre échantillon regroupe des éditeurs variés et donne certainement une bonne idée de l'évolution de la place du bref dans le paysage littéraire québécois, mais il exclut des maisons comme Boréal, L'instant même, XYZ et Leméac dont l'analyse aurait pu faire bouger les chiffres. Le simple fait que le nombre de publications augmentent année après année peut laisser pressentir une augmentation de la production de livres brefs.

---

<sup>104</sup> Benoît Allaire, « Les ventes de livres de 2009 à 2013 », *Optique culture* [En ligne], n° 35, Québec, Observatoire de la culture et des communications du Québec, Institut de la Statistique du Québec, septembre 2014, URL : [www.stat.gouv.qc.ca/observatoire](http://www.stat.gouv.qc.ca/observatoire), p. 11.

Deux études ont confirmé que, de manière générale au Québec, par rapport au début des années 2002, nous publions aujourd'hui un plus grand nombre de livres par année, mais en moins grande quantité. La variété est donc à l'honneur. Les tirages se font dorénavant à coup de 2000 copies, et le livre est porté en réimpression si demande il y a. Les livres de poésie sont ceux qui sont édités en plus grand nombre (199 livres), bien que leur chiffre de vente annuel se place au bas de l'échelle. La nouvelle, de son côté, seule ou en recueil, arrive bonne deuxième de notre palmarès des œuvres brèves éditées au cours de 2001-2013 (98 livres). De nombreux ouvrages, d'ailleurs, témoignent de « la diversité et [de] la richesse de la production nouvellistique au Québec<sup>105</sup> ». André Audet et Philippe Mottet, dans leur essai *Portrait d'une pratique vive. La nouvelle au Québec (1995-2010)*, dressent un inventaire de plus de 25 pages de travaux critiques sur la nouvelle québécoise, publiés entre 1995 et 2013. Et, comme le mentionne Guy Poirier, « [l]e genre de la nouvelle demeure évidemment l'expression la plus populaire de la forme brève et de l'instantané en littérature<sup>106</sup> ». Il est donc certain que si nous avions fait notre enquête auprès de tous les éditeurs de fiction du Québec, la nouvelle se serait retrouvée tout en haut de notre palmarès, devant la poésie. Cette manœuvre serait tout aussi intéressante à exécuter pour chaque genre bref rencontré, de manière à donner une lecture juste du marché du bref au Québec.

Comment se distinguent les œuvres brèves dans les palmarès de vente ? Le constat est désarmant. Selon le système d'information sur les ventes du BTLF de 2012, aucun titre de notre corpus n'est listé parmi les meilleurs vendeurs. C'est donc dire qu'il n'y a pas de corrélation entre le grand nombre de titres brefs publiés et l'amour des

<sup>105</sup> René Audet et Philippe Mottet, « La nouvelle québécoise au tournant du XX<sup>e</sup> siècle », art. cité, p. 20.

<sup>106</sup> Guy Poirier, « Formes brèves et instantanés culturels », dans Guy Poirier et Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *Le bref et l'instantané*, ouvr. cité, p. 20.



lecteurs pour ceux-ci. Contrairement à ce qu'on aurait pu croire, « ce regain d'intérêt pour tout ce qui est fragmentaire, fragmental, fragmentiste, voire fractal est sans doute imputable aux hantises de notre société confrontée à l'éclatement et à la dispersion<sup>107</sup> », mais cela n'a pas d'impact sur les ventes, dont la palme revient sans conteste aux longs romans. Cependant, le recueil de nouvelles *Arvida*<sup>108</sup>, de Samuel Archibald, publié aux éditions Le Quartanier, a fait parler de lui et ses ventes ont augmenté suite à la réception de plusieurs prix littéraires<sup>109</sup>. D'ailleurs, cette œuvre de notre corpus a connu « [une] grande visibilité médiatique [...] et a replacé le genre bref dans les listes de lecture de beaucoup d'amateurs de romans<sup>110</sup> ».

Dans la partie création de ce mémoire, nous avons voulu écrire un récit qui porte les caractéristiques de la forme brève, en accord avec celles retenues pour notre enquête dans la partie théorique. La phase exploratoire de rédaction s'est échelonnée sur une période de près de trois ans et a débouché sur les premiers états rédactionnels d'une nouvelle de quelques pages qui, à nos yeux, comportaient encore de nombreuses faiblesses. D'une part, les phrases étaient souvent trop longues et, d'autre part, il était facile de se perdre dans un discours trop touffu, truffé de qualificatifs, et avec des descriptions qui s'étiraient en longueur. « Les rythmes, les ruptures et les répétitions, les surprises, les déroutes et les circonvolutions symboliques<sup>111</sup> » brillaient par leur absence ou se perdaient dans des narrations sans direction. À la suite de ces constats, nous nous sommes imposée de pratiquer une écriture simple et sans fioriture, dépouillée d'un

<sup>107</sup> Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaire. Définitions et enjeux*, ouvr. cité, p. 1.

<sup>108</sup> Samuel Archibald, *Arvida*, ouvr. cité.

<sup>109</sup> Prix Coup de cœur Renaud-Bray 2012, Prix des libraires 2012, finaliste du Prix littéraire des collégiens 2012.

<sup>110</sup> René Audet et Philippe Mottet, « La nouvelle québécoise au tournant du XX<sup>e</sup> siècle », art. cité, p. 20.

<sup>111</sup> Guy Poirier et Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *Le bref et l'instantané. À la rencontre de la littérature québécoise du XX<sup>e</sup> siècle*, ouvr. cité, p. xiv.

surplus de qualificatifs. Nous avons donc construit une histoire composée essentiellement de courtes phrases, de fragments, et nous les avons inscrits en passant à la ligne, comme des vers, afin d'explorer diverses possibilités rythmiques. Par-dessus tout, le récit devait être captivant aux yeux du lecteur. Nous sommes partie d'une idée maîtresse selon laquelle le temps est forcément discontinu, de sorte que chaque ligne de texte devait correspondre à une heure ou une journée précises. Cette fragmentation du discours a mis en lumière la « brièveté et [la] rapidité<sup>112</sup> » et, à notre humble avis, a donné un résultat qui rencontrait nos attentes. Toutefois, cette stratégie d'écriture présentait des désavantages, entre autres celui de créer un effet d'essoufflement à la lecture ainsi que le danger que le recours répété du passage à la ligne ne conduise à de la monotonie en raison de sa prévisibilité :

N'oublions pas que la nouvelle, comme le fragment ou le texte humoristique, suscite une attention constante de la part du lecteur qui doit effectuer méticuleusement des liens entre les stimulations qu'on lui présente et, sans peut-être ne jamais, en revanche, en comprendre l'ensemble du parcours. Ce nouveau plaisir du décodage nous ramène donc au plaisir ludique du rebus, au retournement de situation du genre humoristique et au mystère du secret et de la révélation<sup>113</sup>.

La version suivante a été retravaillée dans le souci d'y imposer des rythmes variés. Pour invoquer « une écriture à effet<sup>114</sup> », nous avons inséré du « texte élaboré<sup>115</sup> » entre les passages fragmentaires et versifiés. Avec le résultat suivant, nous étions alors en présence de deux types aux tons diamétralement opposés. Ensuite, les trop nombreux retours au passé ont eu comme conséquence de nous faire dévier de notre volonté d'écrire un récit chronologique. Un travail de fond a dû être fait pour amalgamer ces trames du récit. D'abord, nous avons coupé dans le texte suivi et repiqué certains

<sup>112</sup> Grazia Merler, « Le bref, le retentissement et le sacré chez Anne Hébert », dans Guy Poirier et Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *Le bref et l'instantané*, ouvr. cité, p. 47.

<sup>113</sup> Guy Poirier, « Formes brèves et instantanés culturels », art. cité, p. 20.

<sup>114</sup> Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaire*, ouvr. cité, p. 5.

<sup>115</sup> François Gallays, « L'abc de XYZ : revue d'une revue », dans Guy Poirier et Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *Le bref et l'instantané*, ouvr. cité, p. 124.

passages forts pour les convertir en dialogues. En deuxième lieu, nous sommes passée d'un récit au « elle » à un récit au « je », parce que la première personne nous semblait apte à communiquer avec plus de force les sentiments vécus par la protagoniste, la maman de l'histoire. En troisième lieu, nous nous sommes arrêtée au narrateur qui, au départ, était extérieur à l'histoire. La proximité entre le narrateur et la protagoniste nous a convaincue de fondre ces deux instances tout en jouant sur les points de vue. Parfois la narratrice raconte son histoire en focalisation interne, depuis le point de vue qui était le sien à l'époque, parfois elle raconte l'histoire de ses proches en se conduisant comme un narrateur omniscient. En dernier lieu, nous avons procédé au découpage du texte en parties, les étapes de croissance de l'enfant. Ce procédé guide le lecteur du début à la fin de l'histoire.

Quant à l'histoire elle-même, elle raconte la vie d'une femme, Sophie Desjardins, explorant la maternité pour la première fois, avec Oli, son fils, ainsi que tous les plaisirs et déplaisirs qui accompagnent inévitablement ce nouveau rôle de parent. D'ailleurs, et cela dit en toute humilité, le lecteur apercevra un certain parallèle avec *Nouvelles d'autres mères* de Suzanne Myre en ce qui concerne la description de l'atmosphère qu'en font Gisèle Laviolette et Mylène Tremblay. Comme le remarquent les auteures, « [cet] univers de contraste, de drame et de comédie, de déchirement et de tendresse, trouve toute sa cohésion dans l'humour<sup>116</sup> ».

Comme cette Sophie Desjardins, j'ai vécu la maternité, bien que ce récit ne soit pas autobiographique. Il est plutôt un amalgame d'histoires récoltées, de sentiments ressentis ou, à l'inverse, jamais éprouvés, un ramassis de mensonges et un lot de vérités

---

<sup>116</sup> Gisèle Laviolette et Mylène Tremblay, « *Nouvelles d'autres mères* de Suzanne Myre : l'humour pour conjurer le mal être féminin », dans René Audet et Philippe Mottet (dir.), *Portrait d'une pratique vive. La nouvelle au Québec (1995-2010)*, ouvr. cité, p. 215.

que certaines mamans n'ont peut-être jamais osé dire tout haut. Il met en scène l'entourage de la protagoniste, qui interagit avec elle par les communications téléphoniques, de vive voix ou qui occupent tout simplement ses pensées. Le rythme des événements se module selon que Sophie Desjardins rêve, alors une certaine lenteur s'impose à la lecture, ou qu'elle est dans le présent, les événements alors déboulent à vive allure.

Sans conteste, et comme l'ont si bien écrit Philippe Baron et Anne Mantero :

La forme brève est donc, dans son apparent dépouillement, fort riche. Les mots portent d'autant plus qu'ils sont moins nombreux et l'économie de moyens aboutit à une remarquable plénitude de sens. La forme brève remet, au moins momentanément, en cause la forme longue et vit de la confrontation qui l'oppose à elle. Elle peut apporter une révélation au lecteur ou le mettre sur le chemin du mystère. Elle a l'évanescence du songe, la fulguration de l'éclair ou l'éclat du diamant<sup>117</sup>.

Il demeure encore trop tôt pour être ferme, mais cette expérience d'écriture, cette incursion dans le monde de la fiction, pourrait éventuellement se répéter.

---

<sup>117</sup> Philippe Baron et Anne Mantero (dir.), « Avant-propos », dans *Bagatelles pour l'éternité*, ouvr. cité, p. 16.

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. Corpus littéraire

ARCHIBALD, Samuel, *Arvida*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Polygraphe », 2011, 324 p.

BERTRAND, Janette, *Lit double*, Montréal, Libre expression, 2012, 328 p.

BOULERICE, Simon, *Danser a capella*, Montréal, Les éditions de ta mère, 2012, 125 p.

BOMBARDIER, Denise, *L'Anglais*, Paris, Robert Laffont, 2012, 186 p.

COLLECTIF, *Printemps spécial*, Montréal, Héliotrope, coll. « Série K », 114 p.

COUSTURE, Arlette, *Petal's Pub*, Montréal, Libre expression, 2012, 416 p.

DULUDE, Sébastien, *Chambres*, Montréal, Rodrigol, 2013, 64 p. non numérotées.

DUPONT, Éric, *La fiancée américaine*, Montréal, Marchand de feuilles, 2012, 560 p.

FROST, Corey, *Tout ce que je sais en cinq minutes*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2013, 192 p.

GOREY, Edward, *Total zoo*, trad. de l'anglais par Jacques Roubaud, Québec, Alto, coll. « Rubato », 2012, 64 p.

LAFERRIÈRE, Dany, *L'énigme du retour*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Compact », 2010, 224 p.

LAPORTE, Marie, *Kinderesser*, Drummondville, Six Brumes, coll. « Nova », 2010, 65 p.

LAURENCE, Margaret, *Le cycle de Manawaka*, tome 1. *L'ange de pierre* et *Divine plaisanterie*, trad. de l'anglais (Canada) par Sophie Bastide-Foltz, Québec, Alto, 2012, 762 p.

LAURENCE, Margaret, *Une reine à Thébès*, trad. de l'anglais (Canada) par Dominique Fortier, Québec, Alto, 2012, 18 p.

LAURENCE, Margaret, *The stone Angel*, London, Macmillan, 1964, 264 p.

LEVY, Marc, *Si c'était à refaire*, Paris, Robert Laffont, 2012, 432 p.

MEUNIER, Claude et Louis SAÏA, *Les voisins*, Montréal, Leméac, 1982, 104 p.

MIRON, Gaston, *L'homme rapaillé*, Montréal, L'Hexagone, 1994, 240 p.

MORIN, Alexie, *Chien de fusil*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2013, 74 p.

ROCHERY, Samuel, *Mattel, ou Dans la vie des jouets de la compagnie de John Mattel, il y avait des hommes et des femmes*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2013, 226 p.

ROY, Mélodie, *Sirrak*, Sherbrooke, Six Brumes, 2012, 15 p.

TREMBLAY, Michel, *À toi pour toujours ta Marie-Lou*, Paris, Actes Sud, 2008, 56 p.

TREMBLAY-D'ESSIAMBRE, Louise, *La dernière saison*, vol. 3 : *Les enfants de Jeanne*, Laval, Guy Saint-Jean éditeur, 2012, 260 p.

VACHON, Claudine, *À l'oreille comme à l'oral : soirées*, Montréal, Rogrigol, 2007, 77 p.

*Le livre de chevet*, collectif réalisé par Daniel Canty, Montréal, Le Quartanier, coll. « Table des matières », 2009, 256 p.

## 2. Sites Internet

Espace livres et créations, URL : <http://espace-livres-creation.be/editeur/rodrigol/> (page consultée le 30 juin 2014).

Le Quartanier, URL : <http://www.lequartanier.com/phaco.htm> (page consultée le 1<sup>er</sup> juillet 2014).

Les Allusifs, URL : <http://www.lesallusifs.com/allusifs/index.php> (page consultée le 30 juin 2014).

Les éditions Héliotrope, URL : [http://www.editionsheliotrope.com/collections/2/serie\\_k](http://www.editionsheliotrope.com/collections/2/serie_k) (page consultée le 1<sup>er</sup> juillet 2014).

Les Éditions de ta mère, URL : <http://www.tamere.org/qui-est-ta-mere/la-mission/> (page consultée le 30 juin 2014).

Les éditions Sémaphore, URL : <http://www.editionssemaphore.qc.ca> (page consultée le 30 juin 2014).

LivresQuébécois.com, URL : <https://www.livresquebecois.com/editeurs.asp?id=224> (page consultée le 30 juin 2014).

Mémoire d'encrier, URL : <http://memoiredencrier.com> (page consultée le 30 juin 2014).

Six Brumes éditeur, URL : <http://www.sixbrumes.com/foire-aux-questions/> (page consultée le 30 juin 2014).

### 3. Autres références

ALEXANDRE, Didier, Madeleine FRÉDÉRIC et Jean-Marie GLEIZE (dir.), *Méthode !*, n° 2 (*Le Recueil poétique*), 2002, 231 p.

ALLAIRE, Benoît, « Les ventes de livres de 2009 à 2013 », *Optique culture* [En ligne], n° 35, Québec, Observatoire de la culture et des communications du Québec, Institut de la Statistique du Québec, septembre 2014, URL : [www.stat.gouv.qc.ca/observatoire](http://www.stat.gouv.qc.ca/observatoire), 16 p.

ALLAIRE, Benoît, « Les éditeurs de livres au Québec », dans *État des lieux du livre et des bibliothèques*, Québec, Observatoire de la culture et des communications du Québec, Institut de la statistique du Québec, 2004, p. 95-117.

AUDET, René et Philippe MOTTET (dir.), « La nouvelle québécoise au tournant du xx<sup>e</sup> siècle : déplacements, renouvellement et innovation », dans *Portrait d'une pratique vive. La nouvelle au Québec (1995-2010)*, Québec, Nota bene, 2013, p. 9-23.

BARON, Philippe et Anne MANTERO, *Bagatelles pour l'éternité. L'art du bref en littérature*, Comté, Presses universitaires Franc-Comtoises, Série Centre Jacques-Petit, vol. 93, 2000, 330 p.

BEUVE-MÉRY, Alain, « Renaissance québécoise », *Le Monde des livres*, 28 novembre 2008, p. LIV2.

BIRON, Michel, *Le roman québécois*, Montréal, Boréal, 2012, 126 p.

BLANCHETTE, Chantal, *Comment écrire un conte*, Val Morin, Centre de formation en édition Mini Génie, 2011, 149 p.

BLOUIN, Lise, *Découvrir le roman québécois : FRA-4101-2 : guide d'apprentissage*, Montréal, SOFAD, 2013, 274 p.

BOIVIN, Aurélien (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome VIII : 1986-1990*, Montréal, Fides, 2011, 1104 p.

BRULOTTE, Gaëtan, *La nouvelle québécoise*, Montréal, Hurtubise, coll. « Cahiers du Québec », 2010, 335 p.

CHOL, Isabelle, *Poétique de la discontinuité de 1870 à nos jours*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2004, 512 p.

Colloque « Nouveau paysage : esthétiques et tendances des maisons d'édition québécoises (2000-2012) », tenu lors de l'ACFAS, le 9-10 avril 2013.

Colloques internationaux : « Brièveté et écriture » et « La forme brève », Université Lumière Lyon 2, les 19, 20, 21 septembre 1994.

GONTARD, Marc, « Le postmodernisme en France : définitions, critères, périodisation », dans Michèle Touret et Francine Dugast-Portes (dir.), *Le temps des lettres : quelles périodisations pour l'histoire de la littérature française du 20<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001, p. 280-305.

GRÉGOIRE, Isabelle, « Éditeurs sans limites », *L'Actualité*, vol. 22, n° 21, 2009, p. 62-66.

IMBERT, Patrick, « La surprise du texte bref », dans Guy Poirier et Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *Le bref et l'instantané. À la rencontre de la littérature québécoise du xx<sup>e</sup> siècle*, Ottawa, Les éditions David, 2000, p. 75-95.

LAFORCE, Mireille, *Statistiques de l'édition au Québec en 2012. Publications imprimées éditées en 2012*, Montréal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2014, 37 p.

LANGLET, Irène (dir.), *Le recueil littéraire. Pratiques et théorie d'une forme*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, 333 p.

LAPOINTE, Josée, « La Peuplade célèbre son 5<sup>e</sup> anniversaire », *La Presse* [En ligne], 2 juin 2011, consulté le 30 juin 2013, URL : <http://www.lapresse.ca/arts/livres/201106/02/01-4405375-la-peuplade-celebre-son-5e-anniversaire.php>

LAVIOLETTE, Gisèle et Mylène TREMBLAY, « Nouvelles d'autres mères de Suzanne Myre : l'humour pour conjurer le mal être féminin », dans René Audet et Philippe Mottet (dir.), *Portrait d'une pratique vive. La nouvelle au Québec (1995-2010)*, Québec, Nota bene, 2013, p. 215-232.

LYOTARD, Jean-François, *La condition postmoderne : rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, 1979, 128 p.

MERLER, Grazia, « Le bref, le retentissement et le sacré chez Anne Hébert », dans Guy Poirier et Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *Le bref et l'instantané. À la rencontre de la littérature québécoise du xx<sup>e</sup> siècle*, Ottawa, Les éditions David, 2000, p. 47-74.

MESSINA, Simone (dir.), *La forme brève. Actes du colloque franco-polonais*, Paris, Honoré Champion, 1994, 246 p.

MINELLE, Cristina, *La nouvelle québécoise (1980-1995). Portions d'univers, fragments de récits*, Québec, L'instant même, 2010, 240 p.



MONTANDON, Alain, *Les formes brèves*, Paris, Hachette, coll. « Contours littéraires », 1992, 176 p.

PELLERIN, Gilles, *Nous aurions un petit genre. Publier des nouvelles*, Québec, L'instant même, 1997, 222 p.

POIRIER, Guy et Pierre-Louis VAILLANCOURT (dir.), *Le bref et l'instantané. À la rencontre de la littérature québécoise du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle*, Ottawa, Les éditions David, 2000, 240 p.

QUEFFÉLEC, Christine, « *Les nuits d'octobre* de G. de Nerval : essai de brièveté », dans Simone Messina (dir.), *La forme brève. Actes du colloque franco-polonais*, Paris, Honoré Champion, 1994, p. 29-38.

RIVALAN GUÉGO, Christian et Miriam NICOLI (dir.), *La collection. Essor et affirmation éditoriale*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2014, 294 p.

ROUKHOMOVSKY, Bernard, *Lire les formes brèves*, Paris, Nathan/VUEF, 2001, 149 p.

SOCIÉTÉ DE GESTION DE LA BANQUE DE TITRES DE LANGUE FRANÇAISE, *Bilan Gaspard : bilan du marché du livre québécois 2012*, Montréal, Société de gestion de la BTLF, 2013, 64 p.

STANCZYK, Mirka, « Les thèmes de Michel Seuphor ou comment parler de l'essentiel en peu de mots », dans Simone Messina (dir.), *La forme brève. Actes du colloque franco-polonais*, Paris, Honoré Champion, 1994, p. 125-136.

SUSINI-ANASTOPOULOS, Françoise, *L'écriture fragmentaire. Définitions et enjeux*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, 274 p.

VAILLANCOURT, Pierre-Louis, « Attente et déroute de la répétition chez François Barcelo », dans Guy Poirier et Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *Le bref et l'instantané. À la rencontre de la littérature québécoise du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle*, Ottawa, Les éditions David, 2000, p. 27-46.